



LE PARDON DE BRETAGNE

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR

M. MARC FOURNIER

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 13 JANVIER 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MARTEAU..... M. SAINT-FERREY.
BERNARD..... FICHET.
CHATELAIN..... ARNAUD.
DORVILLE..... VERNER.
MICHEL CLATZ..... PATON-MERCIER.
GIGUEL..... COCHET.
PIT-BERT..... BURGOT.
LE DOCTEUR BLANCHARD..... LUCOTTE.
LE JUNE D'INSTRUCTION..... SAINTVILLE.

UN COMMISSAIRE..... M. FREYREY.
UN PAYSAN..... ADOT.
LAFOUTINE..... THOMAS.
JOCELYNE..... M. ANASTAS-NAPPA.
ROSE LINON..... LUC.
MARY BERTHE..... SÉVIER.
MIGUETTE..... LENOIR.
FLORINE..... ABELARD.

ACTE PREMIER. PREMIER TABLEAU. L'Abîme de Penmarc'h.

Les rochers de Penmarc'h, près du Trou de l'Esfer, dont on voit la gueule s'enfoncer dans l'ombre, au fond de la scène.
— A gauche, au premier plan, un sentier rapide conduisant aux plages d'Audierne qu'on aperçoit dans le lointain. — Au second plan, à droite, un autre sentier conduisant au sommet des falaises. — Au bas de cette côte une croix gothique dominant le gouffre. — Le fond représente une perspective de falaises vigoureusement accidentées.

SCÈNE PREMIÈRE. PIT-BERT, PAYSAN ET PAYSANNE.

PIT-BERT.

Eh ben ! là, j'vas vous dire comment que ça s'est passé. Donc, v'là que l'autre jô, qu'était le jô de la Saint-Laurent, je m'en allais le long de la côte, comme qu'dirait pour aller à Audierne. — Pardine ! je m'vois encore ; — je m'en allais tout bonne-

ment, sans penser à mal, — lorsque j' rencontrais ce damoé Kermadec, qui m' dit : Ou que tu vas comm' ça, P'tit-Bert ! — Moi, j'y réponds : J' m'en va par là, vers Audierne. Et lui, que j' lui dis. — Je ne sais pas, qui m' dit, je m'en va ob mes pieds me portent. Si c'est une réponse ! Là, j' vous demande si c'est un amusement de chrétien, que d' suivre comme ça ses pieds, et d' aller où ils vont ! Enfin ! — Eh ben ! viens t'en à Audierne, que j' lui dis, t'y vendras p't-être quelque complainte pour la Saint-Roch, qu'est le dimanche d'après l'Assomption. Car enfin, puisque c'est son état, à lui, de composer des complaintes, et de s'en aller jouer du bémol dans les pardons ; — un état de paresseux, de propre à rien, de rôdeur, de vagabond ; v'là mon opinion, et je la dis, mon opinion, et tant pis ! — V'là donc que nous allons le long des galets... quand tout à coup j' dis : Oh ! — et je me baisse. — Qué que t'as donc à faire ? Oh ! — qui me dit. — Je réponds : Ah ! et je t'y montre un objet que j' venais de trouver. Là ! est-ce clair ? Est-ce pas moi qui l'ai trouvé, l'objet ? Il me le prend des mains, puis le regarde et le retourne, pour voir si ça s'ouvrira, parce que c'était une boîte, et une jolie, que j' dis ; une p'tite boîte avec de la peau rouge dessus et des machines d'or tout autour... Et quand la boîte fut ouverte, il lit : Oh !... et la referma

Et alors ?

UN PAYSAN.



FIT-BERT.
Comment! alors? — Mais c'est ici qu'y commence le pns vis-à-vis... Y me dit, ce gneux-là, je sais à qui ça appartient, cet' objet. — Toi, qui j'réponds, c'est à moi qu'il appartient cet' objet, pisque je l'ai trouvé. — Non, qui me fait, il appartient à une belle dame, à une voyageuse qui s'est arrêtée à Pont-Abbé, et qu'est venue hier se pourmener par ici avec tout plein de beaux jeunes gens bien vêtus. Ah ben! tant mieux! qu'j'fais; je m'en vais met' ça dans mon sac, et si c'est dame vert le savoir, ah! me donnera une récompense. Rends-moi mon objet. — Mais lui, il me tourne le dos et va pour s'en aller. Rends-moi, que j't'y crie... Veux-tu ben me rendre mon objet, bagand, scélerat, voleur? Je t'vas manger les yeux! — Oui! qu'j' t'ai dit ça!... Ah! mais oui, que j'ai dit... Mais ça n'y a rien fait... il a monté par les falaises, et ben! l'on job! j'ai pas revu. Et y'a qu'un des voyageurs de Pont-Abbé a fait promettre deux louis d'or à c't-la qui rapporterait la p'tite boîte. Ahn, c'est deux louis d'or qui me vole, ce vagabond-là... Oh! s'il n'était pas si fort des poings comme il est!

UN PATAR.
Il est fort, je crois ben, il a d'herbe de ménail dans ses poches.

FIT-BERT.
C'est tout d' même vrai, ce que vous dites-là, Goërin; oh! mais, c'est que j'le sais, moi... (Montrant le gneux.) Tais, vous voyez ben le trou de l'enfer! Et que ben sûr, il y'en a pas un de nous qui n'aurait seulement d'en approcher une fois la nuit close. (Les paysans se reculent avec effroi.) Ah ben! l'afre soit, comme j'révenais de la vérité de la mère Kérduc, et qu'j'avais une peur... Ah! j'peux dire qu'j'en avais une de peur! Avec ça que toute la source qu'on avait parlé de Maugars, — et qu'on avait dit comment qu'il avait tué sa femme à coups d'achée, et comment qu'il s'était sauvé, par la grosse mer, sur une barque sans fond; — oui, sans fond, — l'endine je le crois ben, puisque c'est prouvé que Maugars c'était le diable, ni plus, ni moins. On avait donc dit tout ça, et quand je sommes arrivé ici, et que je m'en allais comme ça (il marche en rampant) pour atteindre le sentier de la côte, il m'a pû un frissonnement, que j'ai cru que j'allais dévaler. Et savez-vous qui j'y ai vu vers le trou?... J'y ai vu Kernoël; oui, Kernoël, que je l'ai vu comme je vous vois, puisqu'y faisait de la lune. Et savez-vous avec qui qu'il était, Kernoël?

Avec qui?

Avec Jocelyne?

Jocelyne!

FIT-BERT.
Qu'il Jocelyne la Fille. Jocelyne la Goutte de Sang, comme on l'appelle; Jocelyne Maugars, c'est — la fille du démon de Penmarc'h; — et que j'en jure sur mes deux yeux, qu'il était là, assis au pied du Calvaire; et Jocelyne était toute droite devant lui, et l'y parlait avec le doigt en l'air, comme ça! (Jocelyne descend du sentier de droite et vient s'agenouiller devant la croix.) J'avais pus d'jambes; — tout à coup, Kernoël s'est levé et c'est en allé, — et Jocelyne s'est mise à genoux sur la pierre de la croix blanche, mes pauvres fleurs, ah! blanche comme la lune... Tiens, j'vais ici... et elle était là-bas. (Il se retourne et pousse un cri. Les paysans se retournent aussi, et, à la vue de Jocelyne, ils s'écartent avec frayeur.) Allons-nous-en, allons-nous-en. — Vous ne savez pas, vous autres... nous faut aller à Pont-Abbé faire notre déclaration aux voyageurs, et dénoncer Kernoël comme c'tlà qu'a volé la p'tite boîte... et ils là la feront ben rendre, aller; et j'aurois la récompense comme si que moi je l'avais rapportée. — Et allons-y. (Il disparaît pendant que Goguelu et sa femme arrivent par le sentier de gauche. Goguelu porte une petite culotte. Jocelyne est immobile au pied de la croix.)

SCÈNE II. GOGUELU, MARY-BERTHE, JOCELYNE.

MARY-BERTHE, sans voir Jocelyne.
Je te dis que c'est ici qu'elle nous a donné rendez-vous.

GOGUELU.
Prends toujours garde de ne pas manquer l'heure de la voiture.

MARY-BERTHE.
Nous avons le temps. Tiens, qu'est-ce que je te disais! La voilà-tu pas, la pauvre fille? elle nous attendait en priant. Jocelyne! hé! Jocelyne!

JOCELYNE.

Ah! vous voilà. Bonjour, Mary-Berthe; bonjour, Goguelu. Vous partez donc aujourd'hui? c'est décidé?

OUI, JOCELYNE; vous voyez mes bagages, c'est pas lourd... mais l'on n'en marche que mieux. Nous voilà en route pour retourner à Paris, après avoir fait une bonne provision de l'air de la Bretagne. Ah! l'air du pays, faut comme ça venir en prendre de temps en temps une petite gorgée, ça revivifie, quoi!... Et il y avait tout de même ben dix ans, sans que ça paraisse, que nous n'en avions plus. Pas vrai, Mary-Berthe?

MARY-BERTHE.
Oui; nous sommes partis quelques jours avant ce crime qui te fit orphelin, pauvre enfant! (Elle prend les mains de Jocelyne.) Et qui nous c'était dit, bon Dieu, qu'en revenant à Penmarc'h nous te retrouverions errante, abandonnée, repoussée de tout le monde?

JOCELYNE.
Je ne me plains pas. L'horreur qui s'attache au nom que je porte, à ce nom de Maugars, m'a vouée à la solitude... et la solitude me convient.

GOGUELU, à part.

Pauvre fille!

MARY-BERTHE.
Mais faut que ces gens de Penmarc'h soient d'une bêtise énorme. Parce que tu es la fille de Maugars, est-ce une raison pour qu'on le traite comme un chien enragé?

JOCELYNE.
Ils suivent la loi de Dieu, qui punit sur les enfants l'iniquité des pères. Le matin du crime, lorsqu'on me trouva sur le sol à côté de ma mère assassinée, on me refusa touchée de sang d'après du cadavre... et depuis ce jour, l'est qui me repaie voit une marque rouge sur mon front. On m'appelle Jocelyne la Goutte de sang.

MARY-BERTHE.
Mais c'est une infamie, me pauvre fille, t'as le front blanc comme neige.

JOCELYNE.
Le regard qui voit cette tache est sans doute touché par le doigt de Dieu.

GOGUELU.
Ah! laissez donc! Mary-Berthe dit vrai. Faut qu'ils soient braves comme y sont, ces citoyens-là, pour croire à un tas de bêtises. Ne m'ont-ils pas dit à moi que vous étiez la fille du diable? Ah mon Dieu, oui... Maugars, pour eux, c'est bien pis qu'un assassin, c'est le démon... et voilà! Et quand la mer est méchante et qu'une barque chavire, il y a toujours un de ceux qui le montaient qui est là pour jurer qu'il a vu Maugars s'accrocher au bordage... ou ben si un chien hurle la nuit, c'est que Maugars se promène dans le village et s'amuse à lui tirer la queue. J'en ai pas méchant, mais, Mary-Berthe peut le dire, j'ai naïvement rompu un de ces sauvages-là, avec ses contes à dormir debout.

MARY-BERTHE.
Mais, ma pauvre fille, ils finissent quelque jour par te faire au mauvais parti.

JOCELYNE.
Ne craignez rien. Ma mère me consacra toute enfant à sainte Anne d'Auray, et je porte ici l'image de la sainte. (Elle montre une médaille qu'elle porte au cou.) Ce signe me protège.

MARY-BERTHE.
C'est égal, Jocelyne, si tu m'en croyais, tu as un petit pécule que monsieur le maire te compte par amitié; eh ben, tu viendrais habiter ça à Paris. Je te montrerais mon état de couturière, ou ben tu travaillerais pour Goguelu, qu'est tapissier, ça te ferait un sort.

JOCELYNE.
Mon sort, Mary-Berthe, est d'aller de chapelle en chapelle, de calvaire en calvaire, et de vivre seule dans la pénitence et dans l'espérance. La mort démolition de nos falaises, la plainte sans fin de cette mer déferlante sur nos grèves, et puis cette sombre nuit toujours présente à ma pensée, cette nuit sanglante où je vis la hache de Maugars s'abatte sur ma mère... voilà ce qui habitera jusqu'à la tombe avec la pauvre Jocelyne... Oui, ils ont raison, ces pères de Penmarc'h, oui, je suis issue du démon; mais je gravis à genoux la route qui reconduit à Dieu. (Goguelu s'essuie les yeux.)

MARY-BERTHE.
Ah! et puis, et puis, tu ne dis pas tout, Jocelyne. Il y a par là, dans le pays, un nommé Kernoël...

Kernoël est un orphelin comme moi.

JOCELYNE.

MARY-BERTHE.

Oui, oui, un orphelin, je ne dis pas; mais qui a été élevé par le vieux curé d'Audenne, un savant, à ce qu'il paraît, et qui lui a enseigné toute sorte de belles choses; tellement que Kernoël parle français comme un livre et qu'il écrit comme un notaire. Et qu'est-il arrivé? C'est que le curé une fois mort, voilà que monsieur Kernoël s'est trouvé trop grand seigneur pour se mettre à pêcher le congre ou à labourer la terre, et qu'il a préféré vivre on ne sait comment, élit dans les Pardons vendre des chansons qu'il compose et jouer du luth dans les bals. C'est pas une vie, ça... et l'auras tort de l'attacher à ce garçon-là.

GOGUET.

Eh ben, moi, je dis le contraire... parce qu'enfin, cette pauvre Jocelyne que tout le monde suit, que chacun repousse, ch bien, si elle a trouvé une créature qui la plaigne un peu et qui ne se salue pas à son approche, qu'est-ce que tu y vois de mal, toi?

MARY-BERTHE.

Tes pas à te mêler de ça, Goguette. Je sais bien ce que je dis. S'il l'aimait, pardine! Mais... ce n'est pas un saint... et il ne vaut pas mieux que tant d'autres.

JOCELYNE.

J'ignore s'il m'aime ou ne m'aime pas, Mary-Berthe, et je vous assure que je n'y ai jamais songé; seulement j'ai cru deviner que Kernoël souffrait, que venu au monde dans ce désert, avec une âme supérieure que les livres ont encore agrandie, il se trouvait, au milieu de ces pâtres et de ces pêcheurs, tout à une solitude pure encore que la misère. D'ailleurs vous ne le connaissez pas, il s'inquiète si peu de son existence, ce pauvre Kernoël, que, s'il n'y avait pas là parfois, près de lui, une bonne âme pour écarter les ronces de son chemin, il s'y déchaînerait à chaque pas. *(On entend sonner dans le lointain.)*

GOGUET.

Mary-Berthe, voilà sept heures... nous avons deux lieues à faire pour atteindre la cariole de Pont-l'Abbé... allons, faut décamper!

MARY-BERTHE.

Une fois, deux fois, c'est décidé, tu restes?

JOCELYNE.

Je reste.

MARY-BERTHE.

Alors, bien te garde, bonne Jocelyne. Mais tu nous accompagnes bien jusqu'au haut de la côte.

JOCELYNE, souriant.

Mais si quelqu'un de Pen-March nous rencontre ensemble, vous voilà perdus de réputation.

MARY-BERTHE.

Ah! ben, ouï! ils n'ont qu'à ne pas nous saluer quand nous passerons...

GOGUET.

Oui, je leu-ty conseille... j'ai les poings qui me démangent. Donnez-moi le bras, Jocelyne, et nous verrons bien.

MARY-BERTHE.

Enfin, l'es note adresse à Paris, et si jamais l'es malheureux ou que tu changes d'idée, prends la canote et arrive. *(Ils sortent par le sabbier de droite.)*

SCÈNE III.

KERNOËL, seul.

(On entend un air de cornemuse dans les rochers. Kernoël paraît sur l'un des rochers; il descend et arrive en scène.)

C'est cela, pauvre Kernoël, chante, chante, pour ne pas entendre murmurer à ton oreille cette douce voix qui t'a parlé... Va, marche, pour échapper à cette femme dont l'éblouissante beauté passe et repasse sans cesse devant tes yeux... *(Il jette son bonnet à ses pieds, et s'assied sur une pierre, la tête dans ses mains.)* C'est vrai, je la vois toujours... Si je ferme les yeux, je la vois comme une lumière rayonner en moi. Si je les ouvre, son spectre se dessine sur tous les endroits où j'arrête ma vue... La nuit dernière, j'ai vu jaillir de l'Océan des gerbes d'étincelles qui se roulaient avec l'écume des flots. Elles se sont fondues ensemble en une forme divine, belle comme un rêve, ardente comme le feu. Le flot m'a marché sur les vagues, venant à moi et me tendant les bras... c'était elle! toujours elle!... *(Il frotte dans sa poche et en tire un petit débris de maroquin rouge.)* La voici encore... *(Il ouvre l'écrin.)* Oui, c'est ainsi qu'elle était venue le jour que je la vis; c'est bien cela; elle était à cheval, courant

sur la plage avec ce teinte gris-bleu la plume frémissant au vent. Ceux qui l'escortaient avaient peine à la suivre. Elle s'arrêta devant moi, rose et animée, les cheveux déroulés, charmante, avec un geste de reine, et me demanda le chemin de Plomeur. Puis elle me dit: Dieu vous garde... et elle disparut. Non, elle n'a pas disparu... elle est ici, *(Il regarde le médaillon.)* Elle est là! *(Il pose la main sur son cœur.)* Elle est dans mon regard, autour de moi, partout... elle est dans l'air que je respire! *(Il regarde le médaillon et le porte à ses lèvres.)* Ceci me perdait, je le sens, je le sais, et pourtant, plutôt que de me séparer de cette image... je danserais ma vie!

SCÈNE IV.

KERNOËL, P'TIT-BERT.

P'TIT-BERT, arrivant par les rochers de gauche et apercevant Kernoël.

Ah! qué chance! Ah! bon, ah bon! Ah! c'est toi! Eh ben! j'aurais pas fiché que ça soit toi. Je les ai vus les voyageurs, et j'ai vu c'tu-là à qui appartient la petite bolle. Un gros qu'à l'air bête. Et j'y l'ai fait ma déclaration... et devient témoin encore! Ah! c'est toi! Nous allons voir alors qui lui fera la récompense... si ça sera toi! Entends-tu, Kernoël!... entends-tu, voleur! voleur de p'tites bolles! Qu'est-ce que t'en as fait de la p'tite bolle?

KERNOËL.

La voici. *(Il la lui montre.)*

P'TIT-BERT.

Oh! ce sans cœur! il ose encore la montrer!

KERNOËL.

Je te la montre pour que tu viennes la prendre.

P'TIT-BERT, reculant.

C'est bon, c'est bon, on le connaît les politesses. Parce que t'es fort, n'est-ce pas, tu m'as comu ça: Viens-la prendre. Mais j'as pas hasardé, moi, pas si bête, et je ne me bats point avec un cueilleux de louzou, un cueilleux d'herbe de manut; c'telle-là qui rend tort, quand on s'en frotte, mais avec quoi qu'on se damne! Entends-tu, bête? *(Kernoël se lève et fait un pas vers P'tit-Bert que se saute.)* Oui, oui, viens-y voir, viens-y voir, seulement! T'as des poings, mais j'ai des jambes, moi, et j'embarasse pas des menaces, va! Ah! mais, non! Et que j'te le dis encore, vols-tu? T'as pas de diables dans l'âme que je n'ai de cheteux sur la tête. Et que j'te continue ben... Si t'étais seulement chrétien, vols-tu... t'en sauras pas si long que t'en sais. Est-ce que te le nieras, dis? que tu lis dans les livres que le bon Dieu lui-même ne comprendrait pas, et que tu trouves des complaints avec quoi que tu les pleurer le moule, ou ben que tu les fais rira ou danser, tout comme ça te plaît. Mais dis donc que ça n'est pas vrai! Là, est-ce que tu ne joues pas du banou mieux que ceux qu'ont appris? Et dans les luites, est-ce que t'es pas toujours le pus fort? Et quand la mer est vilaine, par des gros temps ou qu'on ne voudrait point risquer seulement un bichet, est-ce que tu n'y vas pas, toi, aussi tranquille, mon Dieu, que... Mais nie-le donc, mais nie-le donc! Est-ce que tu ne rôles pas toute la nuit par ici, de mauvais endroits, des lieux hantés, et que t'y viens encore avec c'te Jocelyne, c'te fille du diable...

KERNOËL, s'élançant sur P'tit-Bert.

Misérable! tu vas payer cher ce que ta langue damnée a osé dire!

P'TIT-BERT.

Ah! à moi! au secours! Miséricorde! Il m'assassine!

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOCELYNE.

JOCELYNE, accourant et se jetant entre eux.

Arrêtez, Kernoël!... que faites-vous?

KERNOËL.

Laissez donc, Jocelyne, cette vipère-là vous insultait...

P'TIT-BERT.

Ah! mam'selle Jocelyne, empêchez donc qu'il m'étrangle

JOCELYNE.

De grâce, Kernoël! pour moi...

KERNOËL, lâchant P'tit-Bert.

Va-t'en donc, méchant gueux!

P'TIT-BERT.

C'est bon, c'est bon, on s'en va... *(A part.)* On s'en va trouver les voyageurs qui sont tout justement à se promener là-haut dans le petit bois, et on les amènera ici... et on verra! *(Il fait quelques pas, puis revient.)* Ça n'empêche pas que tu la rendras; la petite bolle, entends-tu, voleur! *(Il se pose.)*

Jocelyne.

F'IT-BERT.

Oh ! m'avez-vous ! m'avez ! ne l'y parlez donc pas ! C'est la fille de Mangara, la fille du diable, quoi !

CHAVANNE.

La fille du diable ! Hé ! hé ! on se damnerait bien pour elle ! sous les yeux, qui parle à Bobœuf en regardant Kernoël.

C'est ce garçon-là... Tiens, je le reconnais ; je l'ai rencontré l'autre jour sur le chemin de Plomeur... Il a une figure intelligente, n'est-ce pas ? Ah ! c'est lui qui a trouvé mon portrait !...

F'IT-BERT.

Non point ! c'est moi que je l'ai trouvé, et c'est li qui m'a volé pour avoir la récompense !...

BOBŒUF.

Ces paysans sont rapaces !...

ROSE LINON, s'approchant de Kernoël.

Vous espérez donc obtenir une bien riche récompense ?... Ah bien ! vous touchez mal ! Ce portrait ne m'appartient pas... il appartient à ce gros homme... c'est lui qui l'a perdu, et il est très-avare... attendez que c'est un ancien droguiste.

BOBŒUF, indigné.

Madame... Peut-on dire que je suis avare ! Ce voyage en Bretagne qu'il vous a plu de faire me coûte déjà cinq cent vingt-cinq louis et quelques francs !

ROSE LINON, riant.

Comme il sait cela sur le bout du doigt !

CHAVANNE.

On ne dira pas au moins qu'il est avare d'additions !

BOBŒUF, étonné.

Il y en a une que je n'ai pas encore faite, monsieur Chavanne !...

CHAVANNE.

Laquelle ?

BOBŒUF.

C'est celle de ce que vous me devez... CHAVANNE.

Pas mail !... Il finira par arriver à la réquie, Bobœuf !

ROSE LINON, à Kernoël.

Eh—ce que cette jeune fille est votre promise, mon ami ? Eh bien ! laissez-moi faire, je vais peut-être lui avoir une dot !... Ecoutez, Bobœuf, vous n'avez fait l'ingrue de perdre mon portrait... vous êtes tenu de le racheter, et très-cher... Voyons, je laisse à votre galanterie le soin de l'estimer !

F'IT-BERT, se frottant les mains.

Ah bon ! ah bon ! voilà qu'on fait les comptes... Ça viendra dans ma pochette, tout ça !

BOBŒUF, allant à Kernoël.

Belle dame, assurément... si je le payais ce que je l'estime... mais j'ai promis deux louis, et je suis prêt !...

KERNOËL.

C'est inutile, monsieur, vous ne le payerez jamais ce qu'il vaut !... (Il passe devant Bobœuf et vient à s'arrêter auprès de Rose Linon.) C'est à vous seule que je veux le rendre, madame... Ma récompense est toute dans les trois jours que j'ai passés à le contempler... je n'en veux pas d'autre ! Le voilà... (Il le tend.)

JOCELYNE, à part.

Oh ! merci ! mon Dieu !

ROSE LINON, prenant le portrait.

Col langage !...

CHAVANNE.

Tiens, tiens, pour un Bas-Breton !...

F'IT-BERT.

Ah ça ! et moi ? Qu'est-ce qu'on va me donner à moi ?

JOCELYNE, à Kernoël, qui a traversé la scène.

C'est bien ! Kernoël... mais c'est moi, éloignons-nous... je ne sais... mais j'ai peur de cette femme... Elle a une hardiesse dans le regard... et les gens qui l'entourent !...

KERNOËL, à lui-même, en se laissant emmener par Jocelyne.

Je ne la verrai plus !

BOBŒUF, à Rose Linon.

Eh bien ! belle dame, ce portrait ?

ROSE LINON.

Ah ! mais non ! vous l'avez perdu, c'est fini... D'ailleurs, c'est à moi qu'on l'a rendu.

BOBŒUF.

Comprenez donc, madame... Je n'ai pas voulu exciter l'avidité de ces paysans... Mais à vous, je le payerai tout ce que vous voudrez !

CHAVANNE, riant.

Prenez garde, Bobœuf, j'ai bien envie de surenchérisir, moi !

ROSE LINON, riant aussi.

Tiens, c'est une idée... C'est ça, mon portrait à l'encre... (A Bobœuf.) Rien que mon portrait, entendez-vous ?

BOBŒUF.

Mais je vous demande si c'est le lieu d'une pareille plaisanterie ?... Regardez donc... voilà le ciel qui devient noir là-bas... nous allons nous trouver au milieu de ces rochers, bon de nos chevaux, par un temps affreux, et nous n'aurons pas de pain ! (Il tonne.) Tenez, ce goudille, l'entendez-vous qui commence à gronder ! Allons, partons !

ROSE LINON.

Nenni ! nenni ! le portrait d'abord... A combien le portrait ?

BOBŒUF.

Touta ma fortune... mais parlons !

ROSE LINON.

Et vous, Chavannes ?

CHAVANNE.

Oh ! ma fortune, je ne vous ferai pas la mauvaise plaisanterie de vous l'offrir... mais ma vie ! toute ma vie !

ROSE LINON.

Bobœuf, entendez-vous ? il me donne toute sa vie... Et vous ?

BOBŒUF.

Moi aussi, belle dame, pour vous j'affronterais mille morts s'il le fallait... mais parlons !

JOCELYNE.

Kernoël, venez ! A quel bon demeurer ici plus longtemps... Voyez, elle ne vous regarde seulement plus ! (A part.) Si ! elle l'a regardé !

ROSE LINON.

C'est bien vrai, Bobœuf, que vous affronteriez mille morts !

BOBŒUF.

Sans doute, sans doute ! mais un autre jour, quand il fera beau !

ROSE LINON, s'approchant du gouffre.

Eh bien ! messieurs, vous allez être servis à souhait... (Je-ant le portrait dans l'alcôve.) Qui l'aime le suive !

BOBŒUF.

Ah ! en voilà bien d'une autre !

CHAVANNE.

Dans le gouffre ! mais il est perdu... Personne, m'a-t-on dit, ne s'est jamais aventuré dans cet abîme... CHAVANNE.

Eh bien, vous m'avez offert votre vie ; voyons, lequel de vous est d'humeur à s'exécuter ?

BOBŒUF.

Mais, madame, c'est de la cruauté ; j'ose dire le mot, c'est de la cruauté.

F'IT-BERT, qui regarde dans le gouffre.

Ah ! pristi, c'est-y-noir ! Ah si ! ah si ! j'en suis sûr ! il est resté à moitié chemin !...

ROSE LINON.

Eh bien, messieurs, ce celui qui l'ose aller prendre... et le portrait lui appartiendra.

BOBŒUF, à F'it-Bert.

Peut-il va le chercher, je te l'achète deux louis si tu me le rapportes.

F'IT-BERT.

Moi je n'irais pas, quand on m'en donnerait l'bon Dieu.

JOCELYNE, relevant Kernoël.

Kernoël, je vous en conjure ; Kernoël !... qu'allez-vous faire ?

ROSE LINON, à part.

Ah ! il ira.

JOCELYNE.

Kernoël, regardez, la mer monte, elle doit déjà gronder au fond du gouffre. Ah ! ne tuez pas le ciel !

KERNOËL.

Laissez-moi, laissez-moi, le diable ! (Il s'élève dans le gouffre. Jocelyne pousse un cri. La foudre continue à gronder.)

ROSE LINON.

Eh bien, messieurs, que dites-vous de ma conquête ? j'ai deviné tout de suite que ce garçon-là m'aimait.

CHAVANNE.

Et c'est pour vous en assurer que vous l'envoyez peut-être à la mort?

JOCELYNE, qui est descendue.

Oui, à la mort, madame, car si son pied glisse, si une pierre se détache... il est perdu!

ROSE LINON.

Ah! mon Dieu! serait-il possible? le danger est donc sérieux?

JOCELYNE.

Ah! oui! pour lui, du danger!... dans l'iron de l'enfer! il est bien assez digne pour en sortir!... Tenez, qu'est-ce que j'ai dit. Ah! mon Dieu! je n'en vois plus!

JOCELYNE.

Que dit-il?... Sainte Vierge, veillez sur lui! (Elle court s'agenouiller au pied de la croix.)

ROSE LINON.

Mon Dieu!

JOCELYNE.

Ah bon! le revêla. Oh! il y a ma main dessous... Ah! erd coquin! il aura les deux jous!... Et dire que j'ai pas eu la chose s'y aller, moi!

JOCELYNE, voyant sortir Kernoël du souffre.
Sauvé! (Kernoël pose le portrait sur son cœur.) Non, perdu! Il s'éloigne en sautant d'un rocher à l'autre.)

ROSE LINON, courant à Jocelyne et lui offrant une bourse.
Tenez, mon enfant, voilà pour récompenser Kernoël de son courage.

JOCELYNE, retenant la bourse.

Soyez maudite... vous voulez briser sa vie. (Etat de tonnerre. Le rideau tombe.)

ACTE II.

DEUXIEME TABLEAU.

Le Boudoir de Rose Linon.

A droite, au premier plan, une fenêtre; à gauche, la porte qui conduit dans la chambre de Rose Linon, et, au plan plus loin, celle de ses sœurs; au fond, faisant face au spectateur, une cheminée avec une giratoire élégante; de chaque côté, une console. Partout des portraits et des tentures. Une petite table de laque devant la fenêtre, chargée d'objets de toilette. En face, une autre table chargée de journaux. A droite, au fond, le porte d'entrées.

SCÈNE PREMIERE.

MICHEL GLATZ, GOGUELU, monté sur une échelle et attachant les tentures de la fenêtre.

GOGUELU.

Ah ça! père Michel, vous faites donc aussi des affaires par ici! Bonne maison, sapristi! Bonne maison! il n'y a rien de tel comme de brocanter avec ces puces du jour. Vous êtes tout en même temps leur vendeur et leur acheteur. La pauvre que vous leur avez vendue hier des mille et des cents, vous la leur rachetez le lendemain pour un morceau de pain.

MICHEL GLATZ.

Ah! dame, elles ont des hauts et des bas (1).

GOGUELU.

Et vous jouez à la hausse, pour le quart-d'heure, avec mademoiselle Rose Linon?

MICHEL GLATZ.

Je crois bien, elle offre des garanties: elle possède la meilleure signature de Paris, monsieur Amadé Bobaruf, le récent acquéreur du beau domaine de Richepense.

GOGUELU.

Ah! oui! un ancien droguiste... et avec cette signature-là, vous escomptez à Rose Linon tout ce qu'elle veut.

MICHEL GLATZ.

C'est mon état; je sais le hanquer des jolies femmes; elles ont toutes chez moi un compte par doit et avoir. Au passif figurent les voitures, les chevaux, les perruques, les loges à l'Opéra, les soupers fins, les chances du jeu, les meubles, les tentures, toutes les folies imaginables. — A l'actif j'inscris leur jeunesse et leur beauté. Moi qui vous parle, j'ai connu des ingénues de village qui ne possédaient autre chose en arrivant à Paris qu'un petit signe au coin de la bouche, et j'ai prêté dix mille francs sur ce signe-là.

GOGUELU, à part.

Vieux drôle! (Haut.) Mais je babille, et mon ouvrage n'avance pas.

MICHEL GLATZ.

Rose Linon change donc son ameublement?

GOGUELU, prenant son échelle.

Ah! ne m'en parlez pas; c'est une pitié; son meuble de va-lours c'en est d'avant pas plus de quatre mois; — mais il paraît qu'elle n'a qu'à dire à son Bobaruf de Richepense: Vous n'êtes qu'un vilain avar, pour en faire tout ce qu'elle veut. Le bon-homme, qui est laidre, au fond, vendrait ses culottes pour ne pas le paraître. Vous concevez, un parvenu! — c'est de l'avarice doublée de vanité!

MICHEL GLATZ, à part.

C'est bon à savoir. (A Goguelu, qui se dispose à passer dans une autre pièce.) Ah! à propos, et mon vieux luhut?

GOGUELU.

Vous voulez dire votre vieux luhut? Eh bien! il avance, on y travaille, n'y a plus qu'à le peindre, couleur moyen âge! grand chic! Qu'est-ce que vous allez vendre ça, vieux luhut?

MICHEL GLATZ.

Peuh! mauvaise affaire. Le Louis XIII passe de mode. Je vais me mettre à fatiguer de la rocaille... des petits amours décollés.

GOGUELU.

Bon! Je vois d'ici Mary-Berthe! En va-t-elle pointer des hé-las! Elle qu'est forte comme tout sur la morale! — Alors, pas-sions aux tentures du salon... Au revoir, Michel Glatz. Tenez! v'là mam'selle Florine! Bonjour, mademoiselle Florine! (Elle aperçoit les journaux et un coffret de senteurs.)

FLORINE.

Bonjour, mon ami, bonjour.

GOGUELU, à Michel Glatz en sortant.

Bonjour, benjour! — Voyez-vous ça? N'y a pas six mois que c'est arrivé en sabots de la Franche-Comté, et ça vous a déjà des aires! (Il sort.)

SCÈNE II.

MICHEL GLATZ, FLORINE.

MICHEL GLATZ.

Eh bien! peut-on la voir, cette chère maîtresse?

FLORINE.

Tout à l'heure... elle se lève. (Elle arrange différentes choses sur la table.)

MICHEL GLATZ.

J'attends. Je crois qu'elle veut me confier quelques fonds; elle m'en a touché deux mots l'autre jour; je lui achèterai du Nord, les primes sont à deux cent trente. (A Florine.) Ah ça! il paraît qu'elle se range tout à fait cette chère cotant?

FLORINE.

Il faut bien. Elle est assez grande fille pour ça. Nous allons vers l'âge mûr.

MICHEL GLATZ.

Que dis-tu là?... Rose Linon est toujours la plus dévouante femme de Paris.

FLORINE.

Ça, c'est vrai, surtout quand elle sort de sa toilette.

MICHEL GLATZ.

Je crois, Dieu me pardonne! que tu as de l'esprit, Florine!

FLORINE.

J'ai bien autre chose encore! mais patience! je ne serai pas toujours femme de chambre.

MICHEL GLATZ.

Ah! ah! ça nous ennui déjà d'être en service?

FLORINE.

En service! Qu'est-ce que c'est que cette expression-là?

MICHEL GLATZ.

Ah! c'est vrai! Je voulais dire en apprentissage! (A part.) Bravo! une nouvelle cliente. Ah! voilà ce mauvais sujet de Chavannes.

FLORINE.

SCÈNE III.

MICHEL GLATZ, CHAVANNES, FLORINE.

CHAVANNES, près de la cheminée.

Vous me voyez ennui. M. Trévor, vous savez bien, M. Trévor, qui prétendait descendre de je ne sais plus quel roi d'Excoze, et qui était Parisien jusqu'au bout des ongles. Quel? quel esprit, quelle gaieté, et surtout quel mépris d'empereur romain pour les billets du banque!...

MICHEL GLATZ.

Eh bien ! il a été arrêté hier soir ; nous savons cela.

FLORINE.

Monsieur Mac Trévor ! Je m'en souviens ; il venait ici ; n'en bien bel homme... et des gentils... Dieu ! qu'il était bien ganté !

CHAVANNES.

Eh bien ! croyez aux gants irréprochables après cela ! Il paraît qu'il est accusé de faux. Je ne le croie pas, la nouvelle m'a causé une certaine émotion. J'étais très-lié avec ce Mac Trévor ; mais là, très-lié.

MICHEL GLATZ.

Est-ce que par hasard vous étiez trop lié ?

CHAVANNES.

Trop lié... Qu'est-ce que tu dis là, vieux Juif ! Apprends, mon cher, que j'ai ma liasse de comédie qui en vaut bien une autre. Quand on vit dans le monde, qu'on a des goûts de prince régnant, qu'on est jeune, amoureux de toutes les femmes, allié de luxe, affamé de plaisirs, et qu'on a le malheur d'être médisant un siècle stupide où l'on marche empêtré d'un tas de lois, de poignées et d'ordonnances de police, il faut se faire une morale.

MICHEL GLATZ.

Je serais curieux de la connaître, votre morale.

CHAVANNES, descendant la scène.

Mon cher, j'ai étudié le monde, et s'il m'estime peu, en revanche je le méprise beaucoup. Seulement, je lui jasse ses pruderies, à condition qu'il ne s'amusera pas à contrarier mes défauts. Un homme prudent s'arrange pour boire la vie à pleines verres tout comme le bon Mac Trévor ; seulement quand il est gris, il ne s'avise pas de battre le guet. Battre le guet, c'est un crime, et le monde que vous trombez à le droit de tout en démolir compte. Mac Trévor pouvait ruiner son aïeul, et appeler cela les chances du jeu ; lui son aïeul, et appeler cela de l'honneur ; séduire la femme de son aïeul, appeler cela de la galanterie ; il pouvait mettre sur les dents quelques douzaines de pères enrhimés comant après leurs filles séduites ; mais pour cela on choisit des créatures vertueuses, car, autrement, on risque de tomber dans les mains d'une virago qui vous exploite, jure que vous l'avez enlevée, et se met sous la protection des lois. Vous desirez voler à la fortune... rapidement... faites banqueroute, faites deux faillites consécutives, s'il en est besoin ; mais ne crochiez pas de sermons. Mac Trévor a commis des faux : c'est une platitude. Dix mille francs, dit-on ; — si n'avait qu'à faire dix mille francs de dettes, il ne pas les payer ; cela revenait au même... Des vices tant qu'il veut pleurer, jamais de fautes. Cela est vrai, même en poétique. On croie partout que la corruption est un crime, mais non, le crime, c'est la quittance qu'on donne ! — Et voilà ! (On entend un bruit de sonnette.)

MICHEL GLATZ, à part.

En vérité, il me semble quelquefois que je suis un honnête homme !

FLORINE, à part.

Comme il parle bien, ce monsieur Chavannes ! (On entend de nouveau un bruit de sonnette.) Voilà un homme d'esprit !

MICHEL GLATZ.

Eh bien ! Florine, tu n'entends pas que la maîtresse te sonne ?

FLORINE.

Ah ! pardi si, que je l'entends.

CHAVANNES.

Va lui dire que je brûle de lui présenter mes hommages. (S'adressant à Florine par la taille.) C'est l'impromptu de Fanny !... Surtout bien, Florine, que tu t'épanouis comme une rose et que tu deviens charmante ?

FLORINE.

Certainement que je le sais.

CHAVANNES, riant.

Prends garde que la maîtresse ne s'en aperçoive...

FLORINE.

Prenez plutôt garde que ma maîtresse ne découvre que vous vous en apercevez.

CHAVANNES.

Ah ! méchante !...

FLORINE, à part en sortant.

Celui-ci est pour les distractions de cœur de madame ; l'autre... le gros, pour les dépenses du ménage ! (On sonne encore.) On y va ! (Elle rentre.)

SCÈNE IV.

MICHEL GLATZ, CHAVANNES.

CHAVANNES, la regardant partir.

Je te parle bien, Michel Glatz, que cette commère-là fera son chemin : à la dévotion !

MICHEL GLATZ.

Ah ! ah ! est-ce que par hasard... Oh ! mais je vous en prévient, Florine est ambidueuse, et...

CHAVANNES.

Et tu penses que le morceau est trop cher pour ma seigneurie ? Ma foi, c'est vrai, je suis ruiné, ah ! mais là, ruine... comme le vieux donjon de mes pères.

MICHEL GLATZ.

Ce n'est pas peu dire !

CHAVANNES.

Ma foi, que veux-tu ? je m'entends à soutenir ma réputation de parfait gentilhomme... et comme l'on dit : noblesse oblige.

MICHEL GLATZ.

Où, mais en revanche, on est si peu disposé aujourd'hui à obliger la noblesse !

CHAVANNES.

Comment, Michel Glatz ! si par hasard j'avais besoin de quelques mille francs, tu penses...

MICHEL GLATZ.

Moi, vous les trouver ! (Riant.) J'aimerais mieux les prêter à Florine !

CHAVANNES.

Viens roué, va ! Ecoute, si tu veux je te fais faire un excellent marché.

MICHEL GLATZ.

Vous avez quelque chose à me vendre ?

CHAVANNES.

Tu l'as deviné.

MICHEL GLATZ.

Un diamant ?

CHAVANNES.

Mieux que cela.

MICHEL GLATZ, trouquant.

Ah ! ce sont peut-être les portraits des anciens comtes de Chavannes ?

CHAVANNES.

Allons donc ! il y a longtemps qu'un orateur de l'opposition les achète pour s'en faire des aïeux. Non, si tu veux, je te vends Bobecul.

MICHEL GLATZ.

Vous me vendez...

CHAVANNES.

Bobecul. Je te le livre ! Ce gros homme ne voit que par ses yeux, ne se fie qu'à son goût, et fait de confiance toutes les folies qui me passent par la tête. Tu seras son fournisseur. C'est convenu. Et j'aurai monté sur les béatitudes...

MICHEL GLATZ.

Ah ! eh ! toujours farceur ! Mais laissez-vous donc ! Voici reine de ces lieux.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROSE LINON, en déshabillé du matin.

ROSE LINON, à la cantonnade.

Faites préparer ma voiture pour deux heures. Bonjour, Michel Glatz ; vous attendez, j'ai à vous parler. (Ah ! c'est vous, Chavannes ?)

CHAVANNES, souriant.

Madame...

ROSE LINON, passant devant lui, à demi-voix.

On dit que vous êtes bien assidu depuis quelques jours au balcon de l'Opéra ?

CHAVANNES.

Moi, mais non...

ROSE LINON, vivement.

Mais ah !... vous n'avez d'yeux que pour cette Mariette, cette femme qui, sous le prétexte qu'elle est danseuse, se croit autorisée à être plus maigre et plus verte qu'une sauterelle. Oh ! mais si je savais !...

CHAVANNES, à part.

Pauvre Marietta, comme on l'errange!

ROSÉ LINON, qui est allée d'asseoir à droite.

Eh bien, vous savez la nouvelle : Mac Trévor est erré.

CHAVANNES.

Ne m'en parlez pas. J'en suis encore tout ému... Comment l'avez-vous appris?

ROSÉ LINON.

Mon Dieu, tout uniment dans le journal... — Cette pauvre Muguette, elle l'a échappé belle. Mac Trévor en raffolait, et il ne s'en est pas fallu de... deux soupers que...

CHAVANNES, fier.

Que Mac Trévor ne fût arrêté chez Muguette!

ROSÉ LINON.

Eh bien, c'il faut vous dire, ce Mac Trévor ne me revenait pas beaucoup. Est-ce vous, Michel Glatz, qui lui vendiez ces gravates et ses chaînes de montre?

MICHEL GLATZ.

Moi?... oui, oui... Il avait une espèce de compte courant chez moi... il me faisait faire quelques petites affaires.

ROSÉ LINON.

Ma foi, je ne vous en fais pas mon compliment. Malgré son nom écossais, il m'a toujours eu l'air d'un bandit de Calabre déguisé en chevalier de l'Éperon-d'Or... Mais à propos, Chavannes, qu'avez-vous donc fait de Bobœuf? N'est-il point encore venu ce matin?

CHAVANNES.

Madame, je l'ai laissé chez son professeur de savate.

ROSÉ LINON.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que cela?

CHAVANNES.

Un professeur de savate? Mais, madame, c'est un homme qui reçoit à ses leçons tout ce qu'il y a de fine fleur des pois dans la bonnerie parisienne. Il savait et le bâton sert le perfectionnement obligé de toutes les bonnes éducations... et vous savez que je fais l'éducation de Bobœuf... Soyez tranquille, je l'ai laissé recevant des honnêtes à renverser un rhinocéros.

ROSÉ LINON, fière.

Ah! bien, voilà qui ne peut pas manquer de le former aux belles manières.

EN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Amadis de Bobœuf.

CHAVANNES.

Tiens, quand on parle du... Bobœuf...

MICHEL GLATZ, à demi-voix.

On en voit les cornes!

CHAVANNES.

SCÈNE VI.

MICHEL GLATZ, CHAVANNES, BOBŒUF, ROSÉ LINON.

BOBŒUF.

Bonjour, bonjour, bonjour... — Belle dame (il offre un énorme bouquet de roses à Rosé Linon), permettez-moi de vous pousser cette boîte... dont le parfum...

CHAVANNES.

Que diable dis-tu là, Bobœuf!

BOBŒUF.

Ah! le voilà... Ah! mon cher, quel coup de pied je viens d'apprendre! Un coup de pied de haute école, mon ami; c'est prodigieux! Tiens, mets-toi là, je te vais montrer mon coup de pied... Fignra-toi que je suis ainsi, et que tu avances... regarde bien, c'est le coup de pied en tournant... nne, deux, et je te touche entre la cinquième et la sixième côte.

ROSÉ LINON.

Ah ça, voulez-vous bien vous tenir tranquille, Bobœuf... Est-ce que vous prenez mon salon pour une écurie?

BOBŒUF.

Ah! à propos, je vais m'en faire bâtir une d'écurie! Tu ne sais pas, Chavannes? Il y avait là chez mon bâtonnier le prince de Romanoff, qui voulait vendre Tempête. Ma foi, j'ai fait cette face-là. Je lui ai acheté Tempête. Je lui ai acheté Tempête quinze cents louis.

CHAVANNES.

Quinze cents louis! Mais, malheureux, Tempête est couronné.

BOBŒUF.

Couronné! C'est possible, le cheval d'un prince. Mais je m'en moque. Je ne tiens pas à ces laideuses-là, moi. Je me dis, il faut trente ans pour amasser cent mille livres de rente, et il ne faut qu'un quart d'heure pour acheter un ducal. (N'rit.) Ah! je suis

un bourgeois, rien qu'un bourgeois, et ce qui me fait rire, c'est que j'ai été les chevaux couronnés des princes. (A Rosé Linon.) Belle dame, je serai heureux, quand vous irez au bois, qu'il vous plaise de monter mon cheval... couronné... vous qui êtes la reine de mes pensées. (A part.) Allons, ce n'est pas mal.

MICHEL GLATZ, bas à Rosé Linon.

Quand vous n'en voudrez plus... de ce gros-là, prévenez-moi. Il vaut son pesant d'or.

BOBŒUF.

Eh bien, ce Mac Trévor, hein? Le voilà piné... Sacripant, va!... Il m'avait gagné la semaine dernière trois cents louis sur une dame de pique.

CHAVANNES.

Allons, ne die pas de mal de Mac Trévor. Tu étais dans d'excellents termes avec lui.

BOBŒUF.

Moi, mais non... mais non. C'est tout au plus s'il me devait quelques milliers d'écus d'argent prêt. Ça ne peut pas s'appeler une liaison.

MICHEL GLATZ, à part.

Monsieur Chavannes est beaucoup plus lié que cela avec monsieur Bobœuf.

BOBŒUF.

Ah! à propos, j'ai passé en venant chez Marolles, qui vient de terminer enfin mon portrait. C'est un cadeau, une surprise que je vous ménageais, belle dame, et si vous permettez... (Il lui présente une miniature.) On dit que ça me ressemble, mais je ne sais pas. Je trouve que ce gueux de Marolles m'a fait une bouche bête.

ROSÉ LINON.

Comment donc! mais elle est parlante.

BOBŒUF, prêt de la chemise.

Ah! puis, il faut tout dire, je trouve que cette obligation où l'on est de poser pour se faire peindre, est d'un ennui mortel. Il me semble qu'un homme riche et qui paye en conséquence, devrait être exempté de ces gênes-là.

ROSÉ LINON.

Mais au contraire... les gens riches! ceux-là doivent poser plus que personne.

BOBŒUF.

Vous errez?

CHAVANNES.

Cela est très-bon genre, mon ami.

BOBŒUF.

Alors, c'est différent. (On rit.)

MICHEL GLATZ, à Chavannes.

Décidément, monsieur Chavannes, je vous donne moitié sur les bénéfices.

EN DOMESTIQUE, annonçant.

Mademoiselle de Bosan.

ROSÉ LINON, se levant.

Ah! voilà Muguette.

SCÈNE VII.

MICHEL GLATZ, BOBŒUF, MUGUETTE, CHAVANNES,

ROSÉ LINON.

MUGUETTE.

Bonjour, Rose, bonjour bel Amadis! (A Chavannes.) Monsieur.

CHAVANNES.

Eh bien, nous avons les yeux rouges... le teint battu...

MUGUETTE.

Je suis à moitié morte. Vous savez, je pense, l'arrestation de Mac Trévor. Je l'ai appris hier soir, et je vous avoue que j'ai passé une nuit!

CHAVANNES.

Bah!

ROSÉ LINON, à Chavannes.

Je crois décidément qu'il ne s'en fait guère d'un souper.

MUGUETTE.

Quel dommage! un si bel homme! Je me souviendrai toute ma vie de ses chevaux.

CHAVANNES.

Il est de fait que pour un Écossais il avait des chevaux d'un noir... mythologique... (A part à Rosé Linon.) Ma chère, le total des soupers était complet.

MUGUETTE.

Je ne sais vraiment pas dans quel temps nous vivons... on n'entend parler que de catastrophes et de crimes. C'est comme cet assassinat d'avant-hier, tel mars, dans la rue Thérèse... quels horribles détails !

BOBŒUF.

C'est vrai, c'est fait pour impressionner, surtout quand on est riche et qu'on vit seul (à l'aise) ; car je vis seul, vous le savez, n'est-ce pas ? Il paraît qu'ils étaient quinze, tous masqués, et qu'après avoir coupé les garçons de la caisse par morceaux, ils ont enlevé pour plus de deux millions de valeurs ! Mon journal donne tous les détails.

ROGUETTE.

Quels cannibales ! (Muguet, Bobœuf, Chavaunet et Rose se groupent au fond ; Bobœuf tient un journal.)

MICHEL GLATZ, à part.

Et voilà comme on écrit l'histoire... Ils n'étaient que deux, et ils n'ont trouvé que cent quarante-huit mille francs. La calomnie ! la calomnie !

MUGUETTE, s'approchant de Michel Glatz.

Qu'est-ce que vous marmottez-là, vieux Michel ? — Ah ! dites donc, je veux un défilé de ma châteline d'émeraudes... Décidément, voyez-vous, tout cela m'attriste, et je renonce au monde... Qu'est-ce qu'elle peut bien valoir ma châteline ?

MICHEL GLATZ.

Je sais très-bien ce qu'elle vaut... c'est moi-même qui l'ai vendue à Mac Trévor.

ROSE LINON et CHAVANNES, riant de la réponse de Michel Glatz.

Ah ! attrape !

MUGUETTE, à part.

Imbécile !

BOBŒUF.

Parbleu ! puisque nous parlons de pierres, il faut que tu m'indiques le joaillier à la mode, Chavaunet, je veux faire encaider mon portrait.

CHAVANNES.

Eh ! mais, tu tombes à merveille, vieux Michel Glatz qui a les plus beaux diamants du Paris. (À Michel Glatz.) Mon cher, je vous recommande monsieur Bobœuf. Traitez-le... bien !

MICHEL GLATZ.

Puisque monsieur est votre ami, je me contenterai de moitié de mes bénéfices ordinaires.

MUGUETTE, qui a pris une cigarette et qui fume.

Ça, j'espère, mon gros bonhomme, que vous destinez ce portrait à cette chère Rose, et qu'elle ne le perdra pas aussi sottement que vous avez perdu le sien.

BOBŒUF.

Ah ! oui, bien ! dites donc ? voilà une stupide aventure qui nous est arrivée là-bas à Penmarc'h... Et dire que nous sommes partis pour Cancale sans avoir pu remettre la main sur ce bijou de Bas-Breton.

ROSE LINON.

Ne dites pas de mal de mon petit Breton. Il m'aimait ce pauvre enfant !

ROGUETTE.

Ah ! comme elle a bien dit ça ! — C'est égal, tu m'as conté ton histoire, et je la trouve toute charmante... Mais je crois que le bel Amadis n'est pas de mon avis ?

BOBŒUF.

Quelle absurdité !... Est-ce qu'on est jaloux d'un paysan ?

ROSE LINON.

Et la jeune fille... Vous rappelez-vous la jeune fille ?

CHAVANNES.

Si je m'en souviens... elle était jolice comme un ange !

ROSE LINON.

Oui ; mais si mon pauvre portrait lui est tombé entre les mains, elle a dû lui infliger de terribles supplices. Je suis sûre qu'elle lui aura crevé les yeux à coups d'épingle.

BOBŒUF.

Et le petit bonhomme aura vendu le cercle d'or pour s'acheter des sabots.

MUGUETTE, riant.

Ah ! ma chère, quand je pense que tu es un amoureux qui se promène là-bas, le long de la mer, chaussé de sabots et qui joue de la cornemuse en ton honneur !

ROSE LINON.

Moi, j'aime beaucoup la cornemuse.

BOBŒUF.

Eh ! donc ! une horrible machine enchevêtrée...

ROSE LINON.

Mais non... Et puis les airs de Bretagne sont si doux, si paisibles. Je suis sûre, Muguet, que tu les aimerais si tu les avais entendus... (On entend dans la rue une musique bretonne jouant le motif de l'air du premier tableau.) Oh ! mais je ne me trompe pas !... voici une cornemuse... Écoutez... et cet air... il me semble que je le connais... Oui, c'est celui que j'ai entendu à Penmarc'h.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GOGUELU.

GOGUELU, accourant par la gauche.

Ah ! pardon, Mesdames, mais j'ai entendu comme qui dirait un... un linéon du pays... et de cette tendresse...

ROSE LINON.

Tu veux regarder par la fenêtre ?

GOGUELU.

Oui ! et jeter un petit sou... Dame ! je suis breton, moi !

ROSE LINON.

Bobœuf, donnez donc votre bourse à ce brave garçon.

BOBŒUF, tirant une pièce de sa poche.

Tenez, mon ami, voilà cinquante centimes... et dites à votre linéon d'aller mailler plus loin ; cet instrument m'agace.

MUGUETTE, à part.

Vieux caestre !

GOGUELU, brusquement.

Cinquante centimes... c'était pas la peine de vous déranger. (À part.) Macaire, va ! (Il court le fenêtre et regarde.) Oh ! oh ! mais ! Ah ça ! voyons, voyons, est-ce que j'ai la barbe ?

ROSE LINON.

Est-ce que nous connaissons à vous, mon ami ?

GOGUELU.

Une connaissance ! c'est un garçon de mon village, de Penmarc'h !

ROSE LINON.

De Penmarc'h ?

GOGUELU, faisant des signes.

Hé ! hé ! donc !... Kernoël ! Kernoël !

ROSE LINON, se levant et s'approchant.

Comment dites-vous qu'il s'appelle ?

GOGUELU.

Kernoël !... Tiens, il m'a entendu, il lève la tête. Attends-moi, je descends.

ROSE LINON, bas à Goguelu.

Un instant ! (À Chavaunet.) Dites donc, Chavaunet, n'est-ce pas Kernoël qu'il s'appelle ?

CHAVANNES, avec un léger dépit.

Kernoël !... Ma foi, madame, écoutez donc, s'il fallait se rappeler les noms de tous vos adorateurs, on n'en finirait pas.

ROSE LINON, qui s'est approchée de la fenêtre, et retient Goguelu.

Attendez donc, je crois que c'est lui... mais oui... c'est lui !

MUGUETTE, accourant.

Bah ! pas possible !

ROSE LINON, presque en riant.

Ah ! le pauvre garçon, il n'a pas fait fortune... Tiens ! il me regarde... il m'a reconnue. (Elle se retire de la fenêtre.)

BOBŒUF.

Mais, belle dame, c'est ridicule, vous allez vous faire remarquer...

ROSE LINON, à Goguelu.

Vous ne savez pas, vous allez descendre et vous juremeriez ici votre ami Kernoël.

GOGUELU, à part.

Que diable est-ce que cela signifie ? Elle le connaît donc ?

ROSE LINON.

Allez, allez vite. (Goguelu sort.)

CHAVANNES, à part, à Rose Linon.

Rose, me dites-vous quel est ce nouveau caprice ?

ROSE LINON.

GOGUELU.

Tu as raison, Kernoël, ta place n'est pas ici. Il ne valait pas la peine de faire cent lieues, mon garçon. Allons, viens-t'en.

ALEXANDRE, en sortant.

O mes rêves... mes rêves !

Bonne nuit, bon, à Chavannes.

Restez, je veux tout savoir.

MICHELLE, bas, à Robert.

Reconduisez-moi. Je vous expliquerai tout.

ACTE III.

TROISIÈME TABLEAU.

Ange et Démon.

Cher Goguelu. — Intérieur d'ouvrier. — L'atelier est au fond, on l'aperçoit par une grande claire-voie à châssis vitrés. — A droite une fenêtre donne sur la rue; en face, une porte, celle de la chambre de Goguelu. — Entre la fenêtre et la scène, une petite table couverte de papiers. A droite, contre la muraille, un buffet. Au-dessus du buffet, pendu à un clou, la corbeuse et le chapeau luron de Kernoël. Portes au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARY-BERTHE, GOGUELU, en apparition, MICHEL GLATZ.

GOGUELU, tirant hors de l'atelier un bahut gothique.

En voilà un de meublé qui n'est pas piqué des vers, que j'dit. Tiens, que je suis bête... Si fait qu'il est piqué aux vœux... c'est ce qui en fait le charme. (A son apprenti.) Tourne un peu par ici... là, très-bien. Hui ! Ça vous a-t-il une satanée couleur ! c'est-il assez véritable ! Dirait-on pas que ça sort du château de la reine Berthe ? Qu'est-ce que vous dites de ça, père Glatz ?

MARY-BERTHE, qui est occupée à coudre de l'autre côté de la scène.
Ah ! oui, il l'entend bien ! Le voilà le nes dans les grivoiseries du pauvre Kernoël. (Se levant.) Vous y comprenez donc quelque chose, monsieur Michel Glatz ?

MICHEL GLATZ, après desol la table.

C'est Kernoël qui a écrit tout ça !...

GOGUELU, qui est avancé.

Et qui voulez-vous que ça soit ? Moi, j'en sais lire que les lettres moulées, et faut même qu'elles soient d'une certaine taille... Quant à Mary-Berthe, elle a su, manœuvre d'écriture, elle ; une petite cache sur un bout de bois... trac... voilà ses occupations régulières... c'est pas long.

MARY-BERTHE.

Mais dites-moi un peu ce que c'est que tout ça ? Il y a des petites lignes et puis des plus longues... des comme ça, des comme ça. Et puis, tout voit comme ça l'occure, notre Kernoël. Diriez-vous qu'il se relève la nuit pour travailler à ce grimoire. Jocelyne, vous savez bien, Jocelyne à qui nous avons fait écrire une lettre pour lui apprendre où était Kernoël, et qui est accourue, la pauvre enfant, dans l'espoir de le retrouver en Bretagne, car on peut dire que voilà une sainte, allez ! Eh bien, la bonne Jocelyne a lu ces papiers. Fautre jour, à la drobie, et en les lisant elle s'est mise à pleurer.

MICHEL GLATZ.

Ah ! et vous a-t-elle appris ce qu'il y avait dans ces pages ?

GOGUELU.

Elle nous a dit : Ne soudons pas les décrets de Dieu ! Kernoël parle une autre langue que la nôtre... Et elle c'est signée. Pourvu que ça ne soit pas la langue du démon ! (Les Goguelu se signent.)

MICHEL GLATZ, riant.

C'est si peu la langue du diable, qu'autrefois, du temps qu'il y avait des académiciens d'un certain âge, on l'appelait la langue des dieux.

Bah !

GOGUELU.

Oui, ce sont des vers !

MICHEL GLATZ.

Des vers ! des vers !

GOGUELU.

Oui, des vers !

MICHEL GLATZ.

GOGUELU.

Ah ! bon, des vers ! Ah ! bon, je sais. Vous voulez dire des chansons, des complaintes. Ah ! ça ne m'étonne pas : du temps que Kernoël parlait le vrai breton, la vraie langue du Cornouaille, il faisait déjà de ces machines-là que tout le pays chantait. Attendez donc, j'en savais une, moi, qui commençait... Comment donc déjà qu'elle commençait ? (Pendant qu'il fredonne.)

MICHEL GLATZ, à part.

Je ne m'y connais guère, mais j'ai l'idée qu'ils plairont à Mac Trévor, et que ça fera très-bien son affaire. (A Goguelu.) Allons Jocelyne, dépêchons, il me faut ce coffre Louis XIII pour ce soir : c'est une glorieuse que j'ai décidé monsieur Amaud de Bolez à faire à la belle Rose Linon.

GOGUELU, retournant à son bahut.

Rose Linon, Rose Linon ! Je voudrais qu'elle fût à cent pieds sous terre, votre Rose. Linon. Elle sera cause de bien des malheurs, c'est moi qui vous le dis.

MARY-BERTHE.

Four ça, c'est sûr. Aller, aller, elle nous fait bien du chagrin à son insu, cette fille-là.

MICHEL GLATZ.

Kernoël pense donc toujours à elle ? Mais, à propos, où est-il donc ce matras je ne le vois pas. Où est-il allé ?

MARY-BERTHE.

Où il est allé ? Faut demander ça à Jocelyne. Elle le sait bien, elle, où il va, car elle l'a suivi bien des fois les yeux pleins de larmes. Quand il fait beau, il y a des promeneurs au bois de Boulogne. Eh bien, Kernoël n'en demande pas davantage. Il va s'installer au pied d'un arbre, et le voilà regardant tous les équipages qui passent ou bien toutes les dames à cheval, et quand il a reconnu Rose Linon dans la foule et qu'il a pu lui jeter un regard, monsieur est content. Il rentre, il s'essuie, il griffonne ses petites lignes, et c'est à recommencer au premier soleil. La pauvre Jocelyne... elle est sortie ce matin pour le suivre encore... Ah ! tenez, ça tend le cœur !

GOGUELU, qui est allé ouvrir la porte du fond.

Bon ! la voilà qui revient, c'est bonne Jocelyne. Ah ! mon Dieu ! comme elle est pâle ! (Mary-Berthe remonte la scène.)

SCÈNE II.

JOCELYNE, MARY-BERTHE, GOGUELU, MICHEL GLATZ.

JOCELYNE, à Mary-Berthe.

Mary-Berthe, faites que nous soyons seules un instant.

MARY-BERTHE.

Vous pleurez ?

GOGUELU.

Eh bien, qu'y a-t-il ?

JOCELYNE.

Rien, ce n'est rien... Je vous dirai, Mary-Berthe...

MARY-BERTHE, se tournant vers Goguelu.

Et toi, qu'est-ce que tu fais à rester là comme une souche ? Et ce bahut, faut-il pas le porter tout-de suite, monsieur Michel Glatz ?

MICHEL GLATZ.

Oui, sans doute, et à son retour si Goguelu veut passer chez moi, ici tout près, je lui complerai de l'argent.

MARY-BERTHE.

C'est ça. Et prends bien garde, Goguelu, quand tu te sentiras quelque chose dans le gousset, de ne pas entrer à l'estaminet d'en face. Si on ne faisait qu'y boire, passe encore, car enfin, quand Goguelu a un coup de trop dans la tête, j'y le couche et tout est dit ; mais on y joue, et on y perd de l'argent. Aussi que t'y promette, et tu verras si Mary-Berthe rit tous les jours.

GOGUELU, allant l'apprenti à charger le bahut sur ses épaules.

C'est bon, c'est bon ! on se conformera à la chose... A revoir, mam'telle Jocelyne, au revoir... Une, deux, on route !

MICHEL GLATZ, à part.

Il faut que je voie Kernoël ce soir même. Par exemple, Mac-Trévor peut se vanter que le hasard vient en aide à ses moindres caprices.

MARY-BERTHE.

Eh bien, vous ne suivez pas Goguelu ?

MICHEL GLATZ.

Si fait, si fait ! (A part.) Allons voir Mac-Trévor... Ah ! un

échantillon! (Il s'empare adroitement d'un des feuilletés épars sur la table et le met dans sa poche.) Bonjour, madame Mary Berth; bonjour, mademoiselle Jocelyne... bonjour. (Il sort.)

SCÈNE III.

MARY-BERTHE, JOCELYNE.

MARY-BERTHE, regardant partir Michel Glots.

Il ne me revient pas, ce vieux juif... Il n'a un certain œil mordoré. — Voyons, Jocelyne, nous sommes seules...

JOCELYNE.

Je vais repartir pour Pen-Marc'h.

MARY-BERTHE.

Repartir!... Pourquoi cela? Est-ce que tu vas faire des farces? Est-ce que tu crois par hasard que tu nous gènes?

JOCELYNE.

Oh! bonne Mary... non pas!... Mais... la le voilà, vois-tu... Je t'ai plus rien à lui dire.

MARY-BERTHE.

Des larmes! — Allons, il s'est passé quelque chose... Tu as vu Kernoël!

JOCELYNE.

Où! je l'ai vu.

MARY-BERTHE.

Tu lui as parlé?

JOCELYNE.

Où! je lui ai parlé.

MARY-BERTHE.

Et il t'a querellée, il t'a brutalisée, ce mauvais gars! — Il est capable de tout; il te fera mourir.

JOCELYNE.

Non, non, ne t'empêche pas contre lui... Kernoël est plus à plaindre que moi. — Je ne suis malheureuse que parce qu'il souffre. — Mais lui, il souffre!

MARY-BERTHE.

Mais enfin que s'est-il passé? Voyons, parle.

JOCELYNE.

Je suis sortie ce matin quelques instants après lui, et me suis dirigée par habitude vers cette grande promenade qu'on appelle les Champs-Élysées. J'étais là, errante au milieu des promeneurs, lorsque j'ai vu Kernoël. Il était assis sur un banc, les regards attachés sur la foule... Je me suis approchée de lui.

MARY-BERTHE.

Eh bien?

JOCELYNE.

Kernoël, lui ai-je dit, Kernoël, je ne sais quel démon vous égare, mais vous commettez un sacrilège dont la sainte Vierge vous punira. Il m'a regardée sans me répondre, et j'ai continué: Kernoël, votre mère en mourant vous a légué la croix qu'on lui met au cou le jour de son saint baptême. Ma mère aussi fit bénir la sainte image que je porte, moi, comme un reste pieux et comme une sainte relique. — Et, lui disant cela, je lui montrai cette image. — Les regards de sainte Anne, ai-je ajouté, sont tombés sur l'un et l'autre de ces balaisans sacrés. Mais vous, Kernoël, vous profanez le vœu, car à côté de la croix de votre mère, vous conservez le portrait d'une femme... perdue et maudite! — C'est ainsi que je lui ai parlé, Mary-Berthe.

MARY-BERTHE.

Et qu'a-t-il répondu?

JOCELYNE.

Il s'est levé, son œil était sombre et résolu... Il m'a pris la main et m'a dit: Vous avez raison, Jocelyne: je dois chasser entre le portrait de cette femme et la croix de ma mère.

MARY-BERTHE.

Et il s'est choisi...

JOCELYNE, avec un écho douloureux.

Où! il a choisi... Voici la croix!

MARY-BERTHE.

Malheureuse Jocelyne! et elle...

JOCELYNE.

Fugitive... une voisine a passé... il a poussé un cri, et s'est évanoui en courant. — Je le la dis, Mary Berth; il est perdu! (Le buste tombe.)

MARY-BERTHE.

Ecoute, Jocelyne, il ne faut pas désespérer... Tu as fait à sainte Anne le vœu de sauver Kernoël; il faut accomplir ton vœu, mon saint.

JOCELYNE.

Mon cœur est brisé!

MARY-BERTHE, éplorée.

J'entends des pas.

JOCELYNE, qui s'estressée.

C'est lui...

MARY-BERTHE.

Eh bien! crois-moi; parle-lui, parle-lui encore. Au fond, il n'est pas méchant. Il n'est que fou, et gârnement-là!

JOCELYNE.

Que veux-tu que je lui dise?

MARY-BERTHE.

Je ne sais pas; mais la es une sainte, vois-tu, — et le ciel t'inspirera. — Adieu (elle prend son ouvrage, et tout en parlant elle allume la lampe), je te laisse seule avec lui; je m'en vais terminer ce domino qu'on attend pour le bal de l'Opéra, et, si je sors, je passerai par le petit escalier de la cour pour ne pas vous déranger... Adieu, et bon courage. (Elle rentre par la gauche.)

SCÈNE IV.

JOCELYNE, Kernoël. Kernoël est vêtu comme un ouvrier; cependant il a une certaine élégance sous ses humbles vêtements.

Kernoël.

C'est vous, Jocelyne; — je suis bien aise de vous rencontrer. (Il se dirige vers le buffet et l'ouvre.)

JOCELYNE.

Quels douceurs dans sa voix!... Oh! oui... Mary Berthe dit vrai; il est bon, il m'entendra.

Kernoël; il a tiré de l'armoire son costume breton qu'on lui a vu dans les scènes précédentes, et pose sur sa longue chevelure bouclée le large chapeau du pays de Cornouailles.

N'est-ce pas, Jocelyne, que cette coiffure me va bien?

JOCELYNE, à part, avec joie.

C'est cela le souvenir de sa Bretagne qui l'emporte enfin dans son cœur?

Kernoël, regardant sa montre.

La voilà, cette pauvre cornemuse qui m'a nourri si long du pèlerinage que j'ai fait depuis les grèves de Pen-Marc'h jusqu'à la Babylone maudite.

JOCELYNE.

Kernoël! qu'entendez-vous! Il se pourrait? Vous regrettez le passé?

Kernoël, pensif.

Où! tu dis vrai, Jocelyne. — Je le regrette ce temps de réverie, d'insouciance et de repos... En ce temps-là, j'ignorais... Pen-Marc'h, roc battu par les tempêtes, mais habité par des cœurs tranquilles. (Il s'est approché de la table et jette les yeux sur ses papiers.) On a touché à ces papiers... on les a lus!

JOCELYNE.

Je ne sais, Kernoël. Mais pourquoi vous fâcher? Cela vous chagrine donc qu'on lise ce que vous écrivez? Moi aussi je les ai lus, ces vers. Hélas! je ne sais qu'une pauvre fille, bien ignorante, et cependant j'ai deviné que ces pages respiraient le génie...

Kernoël.

Du génie! Qui parle de génie? — Dites que c'est mon âme, dites que mon cœur qui palpita dans ces vers. Mon âme... mes lèvres coupées d'écloirs! (Bournevement.) Jocelyne, je vous ai donné la croix de ma mère... il me la faut, rendez-la-moi.

JOCELYNE.

Je vous ai dit pourquoi vous ne deviez plus la porter.

Kernoël.

Où! oui, je sais; mais je ne puis m'en passer plus longtemps.

JOCELYNE.

Et vous osez la placer sur votre cœur, à côté de l'image de cet indigne flâme?

Kernoël, avec un mouvement de violence.

Jocelyne! (Se reprenant.) Où! c'est juste; vous avez raison... Tenez, tenez, prenez-le, ce portrait... Prenez-le, et, en échange, rendez-moi cette croix d'or...

JOCELYNE, avec un cri de joie.

Ah! il est sauvé... Je le donne, — Kernoël; — ces vêtements que vous voulez reprendre... ce portrait dont vous consentez enfin à vous séparer... Ah! c'est le salut, c'est le triomphe de Dieu sur le démon!

KERNOËL.
Donnez-moi cette croix.

JOCELYNE.
La voilà : — reprenez-la, Kernœl, et qu'en s'appuyant sur votre cœur, elle le fasse battre au souvenir de votre mère et de la pauvre Bretagne où vous vivez heureux.

KERNOËL, prenant la croix.

Merci !

JOCELYNE.
N'est-ce pas, Kernœl, que vous étiez heureux... là-bas, — à Pen-Marc'h ?

KERNOËL, accusant la tête.
Heureux... Oui, j'étais calme.

JOCELYNE.
Eh bien ! voulez-vous que nous y retournions ?

KERNOËL.
Bonnes Jocelyne... ange dévoué de ma vie !

JOCELYNE.
Vous consentez ? Oui ! n'est-ce pas ?... Voulez-vous que j'aile tout préparer pour le départ ?... Dites un mot, et tout de suite... dès ce soir...

KERNOËL.
Dès ce soir !

JOCELYNE.
Oh ! croyez-moi, ne regardez pas en arrière... détournez les yeux de ces mauvais jours qui viennent de s'écouler... Partons !

KERNOËL, avec une soudaine violence.

Partir ! c'est impossible ! Ma destinée est ici... et j'y reste !

JOCELYNE.
Que dit-il ?

KERNOËL.
Je dis !... Mais tu ne devines donc rien, Jocelyne : — je dis que je l'aime ; entends-tu cela ? Je l'aime ! Oui ! cette femme, ce péché vivant, cette courtisane plus belle que les anges, belle comme toutes les pompes de Satan, je l'aime, et je lui ai voué ma vie ! Oh ! tais-toi ; il est trop tard, tu ne me sauveras pas. — Sais-tu d'où je viens, et sais-tu pourquoi je viens ? — J'ai suivi sa voiture, je l'ai suivie jusqu'à un pavillon où elle est descendue, elle, cette femme, ainsi que les cavaliers qui la suivaient. Je me suis assis. J'étais couvert de sueur, le froid me cinglait la figure ; mais je ne sentais rien ; j'écoulais les rires, les cris de fête qui retentissaient dans la maison. J'entendais tout, tout, jusqu'au choc des verres... Quelquefois un mot, l'éclair d'un rire joyeux frappait mon oreille... et je frémissais... j'avais reconnu sa voix... Tout à coup un des domestiques qui servaient les convives, ouvrit la porte et me fit signe. — Il y a une course à faire, me dit-il, me prenant sans doute pour un commissionnaire ou un laquais. — Il me remit une lettre et me dit : Va vite et reviens, — il y aura vingt francs pour toi ; et il referma la porte.

JOCELYNE.
Et cette lettre, vous l'avez portée ?

KERNOËL.
Non ! je me suis éloigné, et, cédant à je ne sais quelle voix maudite qui harcelait ma raison, j'ai brisé le cachet, et... j'en ai lu. La voici, cette lettre, la voici ! *(Il lui montre une lettre ouverte.)* Tiens, lis. « Je ne puis aller au bal de l'Opéra, mais » soyez-y, et venez-vous à deux heures à la porte du grand foyer. » Un domino bleu s'approcha de vous, vous toucha l'épaule et s'éloigna. Il fera avancer une voiture et y montera. Suivez-le et laissez-vous conduire, car à cette heure-là je serai libre et je vous attendrai. » Et au bas : « Pour que le domino » vous reconnaisse, prenez le costume d'un paysan breton. »

JOCELYNE.
Et alors ?

KERNOËL.
Alors, au lieu de porter la lettre, je l'ai froissée avec rage et me suis mis à courir comme un insensé. Tout à coup une idée m'a jailli du cœur. Je suis revenu ici, et j'ai tiré de ce buffet les habits que voilà, et que je mettrai cette nuit...

JOCELYNE.
Mon Dieu... qu'allez-vous faire ?

KERNOËL.
Ce rendez-vous donné à un autre, moi, je le prends !

JOCELYNE.
Kernœl ! vous ne ferez pas cela !

KERNOËL.
Et, je le ferai... je suivrai ce domino dont parle ta lettre.

JOCELYNE.
Vous vous perdez sans retour !

KERNOËL.
Que l'importe ! Entre nous, Jocelyne, il y a un abîme où mon âme s'écroule ! Reste à genoux sur le bord, comme à Pen-Marc'h... mais, comme à Pen-Marc'h, moi, j'y descends !

JOCELYNE.
Non, non, jamais... Cette horrible femme...

KERNOËL.

Je l'aime !

JOCELYNE.
C'est le démon de ta vie !

KERNOËL.

Je l'aime !

JOCELYNE.

Ab ! j'en mourrai !

KERNOËL.
Moi aussi peut-être... mais je l'aime... Adieu ! *(Il sort.)*

SCÈNE V.

JOCELYNE, puis MARY-BERTHE.

JOCELYNE.
Prenez pitié de moi, mon Dieu ! *(Elle écoule.)* Ses pas s'éloignent ! Oh va-t-il, et que va-t-il faire ! Ces habits qu'il a préparés... Cette nuit, a-t-il dit, à l'Opéra... l'Opéra ! *(Elle court à la porte de Mary-Berthe et l'ouvre.)* Mary-Berthe ! Mary-Berthe !

MARY-BERTHE, paraissant.
Eh bien ! que s'est-il passé ? qu'y a-t-il ? Tu es seule ?

JOCELYNE.
Dites-moi, qu'est-ce que c'est que le bal de l'Opéra ?

MARY-BERTHE.
Hein ? tu veux aller au bal de...

JOCELYNE.
Non pas moi, mais Kernœl... Il ne faut pas qu'il y aille, n'est-ce pas ? C'est un lieu maudit ! Oh ! mais citiez-moi, je vous dis... il m'a repris la croix de sa mère... pour l'obtenir, il a consenti à me livrer le portrait.

MARY-BERTHE.
Qu'entends-tu ? *(Elle court à la fenêtre, l'ouvre rapidement et regarde dans la rue.)* Et tu l'as laissée s'enliser avec cette croix ?

JOCELYNE.
Hélas ! pourvu qu'elle le protège encore !

MARY-BERTHE.

Mais, malheureuse, il ne fallait pas le laisser sortir... Je devine, moi ! Ciel ! regarde, regarde... Le vois-tu, là-bas, au bout de la rue, sortant tout courant de cette boutique à volets vers ?

JOCELYNE.
Oui, oui ! je le vois !

MARY-BERTHE.
Eh bien ! il est entré chez Michel Glatz, chez le juif, et, j'en suis sûre, il lui a rendu la croix que tu viens de lui rendre.

JOCELYNE, poussant un cri et tombant sur une chaise.

Ab ! voilà son premier crime accompli !

MARY-BERTHE.
Voyons, ma pauvre Jocelyne, faut pas te désoleer... j'ai quelque argent que Goguelu ne sait pas... oh bien ! nous allons courir chez Michel Glatz, et nous rachèterons la croix.

JOCELYNE.
De l'argent, de l'argent ! pour effacer un sacrilège ! Non, non, c'est par un autre sacrifice qu'il faut apaiser le ciel ! *(Elle ôte la médaille qu'elle porte à son cou.)* Voici l'humble et doux trésor qui protégeait ma vie... je le consacre ainsi que ma vie au rachat de Kernœl. *(Elle s'agenouille.)* Sainte Anne, douce patronne des cœurs blessés, protectrice des âmes qui pleurent, si le sacrifice que je vous fais mérite votre miséricorde, que votre pitié céleste descende sur Kernœl ; mais s'il faut acheter votre pardon par quelque peine, que la douleur tombe sur moi. *(Elle se lève.)* Venez, Mary-Berthe, venez me conduire chez Michel Glatz.

MARY-BERTHE.
Jocelyne, vous êtes un ange... Venez, ma pauvre enfant, et que le bon Dieu, s'il est juste, vous rende un jour en belles joies toutes les larmes que ce gars-là vous coûte.

JOCELYNE.
Partons !

MART-SERTIE.

Attendez que je ferme cette porte. Nous passerons par l'escalier de ma chambre pour aller plus vite...

JOCELYNE.

Partons ! partons ! *(Marty Bertha ferme la porte du fond, et elle sort avec Jocelyne par sa chambre.)*

SCÈNE VI.

KERNOEL, GOGUELU, un peu ivre.

Goguelu frappe à la porte, et voyant qu'on ne répond pas, il l'ouvre avec une clé.

Tiens, tiens, la porte qu'était fermée... Oh ! mais nous avons la clé de chez nous... nous sommes les maîtres, nous ! et si madame Goguelu s'avise de plaquer... c'est bon... je n'en dis que ça... Faut bien rire, puisque c'est la mi-carême. Avec ça qu'il pleut et qu'il tonne. Un jour de mi-carême ! N'est-ce pas le diable qui s'en mêle. Ah ben ! parce que j'ai perdu quatre misérables pièces de cent sous... Vlà-t-il pas un beau malheur... et encore que j'en ai eu une des quatre... *(Il regarde Kernœl, qui est assis l'assaut nombre et silencieux.)* Allons, va-t-il pas aussi se décaler, c't'là... Voyons, quel que t'as perdu, toi ?

KERNœL.

Tout ce que j'avais.

GOGUELU.

C'est comme moi... et combien que j'avais ?

KERNœL.

Dix francs !

GOGUELU.

Et t'as rien bu dessous... cornichon, va, cornichonibus ! Ah ! pis, faut que j'te dise... Ça paré, t'as parlé contre c't'là j'ai bien fait la chance... ça c'était bête... puisque l'autre avait la débête... Il avait la débête, l'autre... Ah bah ! *(Il chante d'une voix.)* Ami, l'or est une chimère ! tra, la, la, tra, la, la. Je vais faire de la lumière. *(Il entre dans la chambre de gauche, et laisse la porte entièrement ouverte.)*

SCÈNE VII.

KERNœL, seul.

Dix francs ! Ma mère, à l'heure suprême, a étendu sur moi sa main glacée... le signe des douloureux expiations tuillait dans ses doigts que radiaient l'apomée... elle me dit : Prends cette croix, Kernœl, et moi disparue, un peu de mon âme te suivra. Et cette croix, je l'ai vendue dix francs à Ma-het Glatz. J'ai voulu le Christ à un juif pour dix francs ! *(Il se lève.)* Allons ! je m'irai de mourir comme Judas. *(Il va ouvrir la porte de droite et regarde.)* L'ivresse l'a emporté sur ses remords, à lui. Le voilà vaincu par le somnambulisme. Il dort. Endormons-nous aussi, mais pour toujours. *(Avec tristesse.)* Eh bien ! oui, j'ai joué !... Qu'aura-t-il fait de cette misérable somme ? Il me fallait plus que cela... Tout ou rien. La vie comme je la rêve... ou bien la mort. *(Il va vers la fenêtre. Un éclair brille.)* L'orage ! Là bas aussi, à Pen-March, ce fut tout le feu des éclairs qu'elle m'apparut. Alime de Pen-March, alime semble que j'allouais pour elle, et qui ne rend personne, pourquoi m'as-tu rejeté ? Mourir !... oui, l'heure est venue... Quatre diables, et là-bas, au fond, le puré. *(Il aperçoit ses papiers épars.)* Pauvres confidentiels de mes chimères, feuilles que le soufflé de l'oubli va disperser, je vous dis adieu... Adieu à vous, douces peines de mon âme, tristes plaintes de mes amours... Mourez avec moi, silencieux et inconnus. *(On entend la tonnerre dans le lointain.)* Est-ce Dieu qui me menaçait ? Est-ce mon arrêt que ces sillons de feu tracés dans la nuit ? Mon arrêt, à moi, la victime !... à moi !... mais alors pourquoi suis-je né poète, amoureux, pètri de passions et de illusions ? Pourquoi la science est-elle déceignée dans son cœur ? Eh ! je n'ai que rien de ce qui fut la grandeur et la renommée. J'ai dérivé, moi, toutes les ivresses du monde, j'ai entrevu, moi, tous ces landanes enchanteresses ! Et Dieu a permis cela ! et c'est Dieu qui dit ensuite à l'angle de ne pas voler, au volcan de s'éteindre, à la pensée de mourir ! Mourir ! non ! non !... Eh ! non, je ne veux pas mourir !... Je veux vivre, moi, vivre à tout prix... Ah ! ces désirs que me brûlent, Dieu les condamne et les repousse... Eh bien ! viens à moi, ange des ténébreux... viens, et ces schémas que je rêve... je les accepterais de ta main ! *(Le tonnerre gronde. Des pas lourds se font entendre. On approche. On frappe trois coups à la porte extérieure de l'atelier.)* J'ai invoqué Salan... est-ce lui ? *(Kernœl prend le flambeau et va ouvrir.)*

SCÈNE VIII.

KERNœL, MICHEL GLATZ.

MICHEL GLATZ.

Eh bien ! monsieur Kernœl, vous n'oubliez pas quand on frappe ?

KERNœL, avec terreur.

C'est le juif !

MICHEL GLATZ, à part.

J'ai envoyé Jocelyne chercher Kernœl à un petit quart de lieu d'ici... *(Haut.)* Monsieur Kernœl !...

KERNœL.

Que voulez-vous ?

MICHEL GLATZ.

Vous aimez Rose Linon ?

KERNœL.

Moi ! que vous importe ?

MICHEL GLATZ.

Eblouissante beauté ! Je sais un homme qui lui a offert des monceaux d'or... Mais quoi, elle est capricieuse comme une reine, — car elle veut une couronne, et elle le sait.

KERNœL, à lui-même.

Moi aussi, je le sais !

MICHEL GLATZ.

Voulez-vous que je vous dise, monsieur Kernœl, vous seriez des chances, vous... parce que vous êtes jeune, parce que vous êtes un gentil garçon, et qu'elle est fanatique, cette chère belle. Mais pour vous faire... et pour elle, il vous faudrait épouser tous ceux qui l'ont aimée, avoir de plus beaux chevaux et faire plus de loques que tous ces jeunes maguets... et pour cela, il faut de l'argent, il faut beaucoup d'argent...

KERNœL.

Asses ! De quel droit viens-tu, avec ton méchant sourire, exciter mes larmes et sonner mon désespoir ? Ne disais-tu... *(Voyant Michel Glatz qui s'empare de tous les papiers qui sont sur la table et qui en fait un tas.)* Que fais-tu là et que veux-tu de moi ?

MICHEL GLATZ.

Qu'est-ce que vous me donneriez bien en échange de beaucoup d'argent... Mam là, de quel éblouissement Rose Linon ?

KERNœL.

Ma vie !

MICHEL GLATZ.

Eh bien ! ça sera meilleur marché... Suivez-moi, et dans une demi-heure vous aurez vos poches pleines de billets de banque.

KERNœL.

Que dis-tu, Michel Glatz ?

MICHEL GLATZ.

Rien, je ne dis jamais rien... mais j'agit. — Voici de petits chiffons de papier que quelqu'un est entré de lire, quelqu'un qui vous veut du bien... beaucoup de bien. Vous permettez, n'est-ce pas ? Et si vous voulez me suivre, eh bien ! ce que j'ai promis, vous l'aurez. Seulement, je vous prie de me suivre très pressé, voyez s'il vous plaît de m'accompagner... Je m'en vais.

KERNœL, le suivant et le ramenant.

J'aurai de l'or !

MICHEL GLATZ.

Non, des billets de banque, de bons billets de mille.

KERNœL.

Et... et cela sans... crime ?

MICHEL GLATZ.

Un crime ! Je suis un honnête homme, Monsieur ; et vous m'insultez, Monsieur, vous m'insultez ! — Un crime... Mais il faut que je parte.

KERNœL.

Michel Glatz ! mais parle donc ! Que signifie cette énigme ? Je serai riche, dis-tu ; je serai riche ! Pourquoi emportes-tu ces manuscrits ?

MICHEL GLATZ.

Je n'ai pas d'explication à vous donner ; on m'a chargé de vous le dire, et j'obéis.

KERNœL.

Michel Glatz !

Hein ?

MICHEL GLATZ.

Viens... viens... je te suis !

KERNOEL.

A la bonne heure ! *(Il le remonte la robe.)*

MICHEL GLATZ.

SCÈNE IV.

JOCELYNE, rentrant par la gauche, KERNOEL, MICHEL GLATZ.

JOCELYNE.

Où allez-vous, Kernœl ?

KERNOEL.

JoceLYNE !

JOCELYNE.

Cet homme m'a trompée... Il m'a envoyée là où il savait bien que vous n'êtes pas, et pendant ce temps, il était ici, lui ! Qu'y faisant-il ?

MICHEL GLATZ.

Mon cher, je ne puis pas attendre.

JOCELYNE.

Kernœl ! tout à l'heure j'étais chez cet homme, j'ai eu froid en sa présence comme en laco du erime... Où vous emmène-t-il ? dites-le moi.

MICHEL GLATZ.

Monsieur Kernœl, dans deux minutes il sera trop tard.

KERNOEL.

Trop tard ! Tu l'entends, JoceLYNE... Il y va de mon bonheur en ce monde.

JOCELYNE.

Ei de ton malheur dans l'autre... Dieu m'avertit ! *(Elle est debout sur la snuit.)* Kernœl, ne suis pas cet homme !

MICHEL GLATZ.

Je pars sans vous, monsieur Kernœl.

KERNOEL.

JoceLYNE !

JOCELYNE, levant la croix dans ses mains.

Par cette croix que j'ai rachetée, demeure, Kernœl !

MICHEL GLATZ, qui a franchi la porte.

Monsieur Kernœl ! monsieur Kernœl !

KERNOEL.

Arrête ! tu le vois bien, il m'appelle. Arrête donc. Je dis je ! *(Il sort avec violence.)*

JOCELYNE, repoussée, a laissé tomber la croix qui est tombée aux pieds de Kernœl.

Ah ! *(Ramassant la croix.)* Il l'a foulée aux pieds.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le Perte.

Une cellule à la Conciergerie. Le fond est occupé, à gauche, par le lit, un lit de fer ; au milieu, par une petite table couverte de papiers et éclairée d'une lampe ; à droite, par la porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOUINE, MAC-TRÉVOR.

MAC-TRÉVOR, debout à droite, devant un petit miroir et achevant de se raser.

Il m'a donc reconnu, cet ancien sergent de ville ?

LA FOUINE.

Oui, monsieur Mac-Trévor, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ; mais avant de parler, il a demandé, comme de juste, à être transféré

MAC-TRÉVOR.

Je comprends. Il a eu pour que l'envie ne me prit de l'assommer.

LA FOUINE.

Damet le chef des imbonhomies de la vallée d'Argètes, cela vous a certaine renommée de... vivacité !

MAC-TRÉVOR.

Flatteur ! Ainsi donc, me voilà impliqué dans l'affaire de la rue Thérèse. Diable ! diable ! Transfère ce soir, interroge demain matin, il parle, et l'on me foure au secret dès demain à midi. Passe-moi ce flacon d'eau de Cologne.

Celui-ci ?

LA FOUINE.

MAC-TRÉVOR.

Non, l'autre. — Mon pauvre la Fouine, j'ai quelques idées que cette fois mon compte est bon.

LA FOUINE.

Ici ! nous sommes tous mortels !

MAC-TRÉVOR.

Ma foi, je me repens bien d'être venu à Paris ! Oh est-il ce on temps, celui de nos grandes aventures dans les Pyrénées. t'en va la Fouine ! n'est-ce pas qu'on s'amusait bien là-bas ?

LA FOUINE.

Chut ! ne parlez pas si haut.

MAC-TRÉVOR.

En avons-nous pillé, brûlé, saqué de ces riches fermes et ces orgueilleux clercs. — donne-moi mon savon ! *(Il se re les mains. La Fouine tend la cuvette.)*

LA FOUINE.

Ah ça ! me direz-vous pourquoi vous biohonnez tant que cela ce soir ?

MAC-TRÉVOR.

J'attends quelqu'un, une visite.

LA FOUINE.

Une visite ce soir ? Vous voulez rire, il y a longtemps que les portes sont fermées pour ne se rouvrir que demain.

MAC-TRÉVOR.

Dit-moi, la Fouine, — un diable de nom, quo tu as pris là, — tu es donc tombé dans la patite filouterie, dans la vol à la tire et à l'américaine, dans des choses hontuses, mon garçon ? Car e ne suppose pas que ce soit es la qualité d'ancien cavalier erant des Pyrénées que tu es parvenu à te faire une position officielle. — Porte-clé à la Conciergerie ! Peste !

LA FOUINE.

Je suis en règle avec le parquet.

MAC-TRÉVOR.

Diable ! je voudrais bien pouvoir en dire autant. Ainsi, te voilà rangé...

LA FOUINE.

Oui, j'ai la confiance de monsieur le Préfet de Police. De plus, je suis marié et j'ai deux petits enfants en bas âge.

MAC-TRÉVOR.

Ah ! tu es père de famille ! — Position touchante ! — Et la femme, est-elle joie ?

LA FOUINE.

Par trop, mais enfin, c'est une femme que j'ai à moi, à moi tout seul et qui fut honnête jadis !

MAC-TRÉVOR.

Diable ! nous donnons dans la laxx bourgeois !

LA FOUINE.

Il faut faire une fin !

MAC-TRÉVOR.

Sans doute. J'en ferai une aussi, moi, mais plus romantique. Quelle heure est-il ?

LA FOUINE.

Ma foi, il est bien sept heures, et vous me faites songer... Bien le bonsoir ! bonne nuit !

MAC-TRÉVOR.

Dit-moi, la Fouine... C'est donc vrai, là, bien vrai, que nous sommes en règle avec le parquet ?

LA FOUINE.

Oui, bien vrai.

MAC-TRÉVOR, pendant que la Fouine lui passe au robe de chambre.

Je te demande ça, parce que... tu comprends... si on fait remonter mon procès jusqu'à mes aventures dans la vallée d'Argètes, ces javes d'immiration sont si retors, si finands... Avec eux on ne sait jamais où peut vous conduire une conversation.

LA FOUINE.

Je ne vois pas où vous voulez en venir.

MAC-TRÉVOR.

Ah ! tu ne vois pas ?... *(A part.)* Allons, il n'est pas si tranquille qu'il veut bien le dire. *(Haut.)* A propos, je t'ai dit que j'attendais une visite.

LA FOUINE.

Ce sera pour demain, capitaine !

MAC-TRÉVOR.

Tiens! tu m'as appelé capitaine.

LA FOUNE.

Moi! je vous ai appelé... vous dites?...

MAC-TRÉVOR, riant.

Farouci!

LA FOUNE, riant aussi, mais jeune.

Ah! oui, oui... l'effet de l'habitude... Je vous disais que ça serait pour demain.

MAC-TRÉVOR.

Non, il faut que cela soit pour ce soir. — Demain l'ancien sergent de ville n'aura parlé, et je ne serai plus ici, à la pistole, mais dans un cachot, au secret, et tu comprends que décemment, je ne pourrai plus recevoir...

LA FOUNE.

Voyons, parlons sérieusement; vous savez bien que toutes les portes sont fermées à l'heure qu'il est.

MAC-TRÉVOR.

Les portes? — Oh! suis tranquille, — la personne que j'attends est notre ami Michel Glatz, ton ancien lieutenant, mon garçon.

LA FOUNE.

Michel Glatz? mais il est déjà venu vous voir aujourd'hui... il était venu hier... Prenez garde... Michel Glatz est dans la police.

MAC-TRÉVOR.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait? Pourquoi ne veux-tu pas que j'aie des amis dans la... dans le gouvernement?

LA FOUNE.

Et il va revenir encore ce soir?

MAC-TRÉVOR.

Oui, avec une autre personne, et comme l'heure est avancée, il passera par la Préfecture. Tu comprends, nourri dans la sérénité... Et puis, sa carte de... d'homme politique, lui donne d'ailleurs des privilèges. Il sollicite tu lui ouvres la porte intérieure du côté de la cour.

LA FOUNE.

Y songez-vous?

MAC-TRÉVOR.

Tu n'as pas la clé?

LA FOUNE.

Si fait; mais...

MAC-TRÉVOR, avec un geste terrible et un accent plein de caresses.
Tu me refusais quelque chose, à moi, la Foudre! à moi qui t'ai conduit si souvent à la victoire, et qui vais avoir de si longs entretiens avec messieurs les juges d'instruction! — C'est mal, allons, c'est mal.

LA FOUNE.

Mais...

MAC-TRÉVOR.

Ils seront deux, le joif et un autre; un jeune homme qui aura les yeux bandés.

LA FOUNE.

Hein? les yeux bandés? Ah! ça! voyons, voyons! est-ce que vous complotiez contre l'Etat?

MAC-TRÉVOR.

Moi, mon ami! j'ai volé, j'ai pillé, j'ai beaucoup pillé, c'est vrai; mais ce n'est pas là une raison pour que je trouve rien à dire au gouvernement.

LA FOUNE.

Mais alors, que signifie?...

MAC-TRÉVOR.

Rien, je m'amuse... Allez!

LA FOUNE.

Ah! c'est différent. De moment que c'est pour la simple histoire de vous amuser... (A part.) Diable d'homme, va! Je le croyais mort depuis longtemps... Avec ça qu'il a la rage des souverains.

MAC-TRÉVOR.

Eh bien?

LA FOUNE.

Je m'en vais! (A part.) Enfin, j'ai deux enfants en bas âge! Bien le bonsoir, monsieur Mac-Trévor... (Revenant.) Voyons... lâcher au moins que la visite ne soit pas trop longue...

MAC-TRÉVOR.

Sois donc tranquille. (La Foudre sort.)

SCÈNE II.

MAC-TRÉVOR, seul.

Mon affaire viendra aux assises prochaines. Six semaines pour l'appel, de vous d'ici que je pourrais bien aller rejoindre mes amis vers le milieu de juillet. (Il fait cloquer ses doigts.) Sacré! si je veux m'amuser je n'ai pas de temps à perdre... — Kernoël... Kernoël de Pen-March... je ne me rappelle pas ce nom-là... C'est égal, puisqu'il est breton, je serai bien aise de le connaître. Par lui, peut-être, j'aurai des nouvelles de ma fille... Pauvre petite! elle ne doit pas avoir conservé un souvenir bien respectueux de monseigneur son père... Ah! tu disais! ce qui est fait est fait. A propos, relisons un peu cet échantillon de la muse de notre ami Kernoël. Michel Glatz me l'a donné comme une des meilleures pièces du recueil... Voyons: (Il lit.)

Par les sentiers déserts, suspendus aux falaises,
Solitude où souvent me retrouvai le jour,
De la plaine aux rochers, des ajoux aux mètres,
Partout je t'ai cherché, deux fatûmes d'amour!

(Pendant qu'il continue à lire.) Eh! la rime est bonne, l'expression est juste, gracieuse; du sentiment, de l'âme; c'est un peu fade, par exemple... mais enfin, je n'avais pas à choisir. Michel Glatz a pris ce qu'il a pu trouver... Allons, je vais satisfaire mon dernier caprice... En ai-je eu dans un va de ces instants baroques, de ces luthiers extravagantes!... Celle-ci est tout de même un peu bien bouffonne... L'habiller ça coûte pour s'occuper. Me contenter de glorieux avant de courir mon front sous le supplice... Eh bien! pourquoi pas? Est-ce que je m'en irai me faire condamner, là, tout bêtement, et finir ainsi sans bruit, sans éclat, — allons donc! Tous ces bourgeois si vertueux, toutes ces femmes honnêtes, toutes ces bonnes gens si prudes — je veux, oui, je veux les forcer à s'occuper de moi, à m'admirer, à se ruer sur mon passage, à m'attendrir sur ma mort. (Il se.) Le crime arrachera des larmes à la vertu! Et mon avocat, quelle magnifique plaidoirie, et que de belles choses il va leur dire à ces honnêtes, que le récit de mes crimes fera frémir, et que la lecture de mes vers sera pleurer!... Et puis, j'ai mon idée. Il me semble que mourant de la sorte, enseveli dans ce rayon de gloire, je léguais à ma fille un souvenir moins sinistre. Peut-être oubliera-t-elle de son maudire, quand elle entendra cette douce langue des anges vibrer sur mon tombeau... (Il cesse.) Je crois que j'ai ouvert les précautions que je lui ai dit de prendre... car enfin, ces auteurs, ils ont un amour-propre... et celui-là plus tard me ferait peut-être quelque chicane... mais je me mettrai en route... je lui ferai signer une quittance en bonne forme... et c'est bien le diable après s'il s'avise de parler.

SCÈNE III.

MAC-TRÉVOR, MICHEL GLATZ, KERNOËL, LA FOUNE.

MICHEL GLATZ, poussant Kernoël dans la chambre.

C'est ça, passez.

KERNOËL, essayant d'arracher le bandeau qui lui couvre les yeux, mais retenu par le gendarme.

Oh suis-je?

MAC-TRÉVOR.

Il a des traits fort intéressants, ce jeune homme!

MICHEL GLATZ, glissant à Mac-Trévor un portefeuille.

Voyez ce qui se revient de la rue Thérèse... Prends vite... sous économie et ne fais pas de folies.

MAC-TRÉVOR.

Combien y a-t-il?

MICHEL GLATZ.

Cent mille francs.

MAC-TRÉVOR.

Laissez-moi.

KERNOËL.

Michel Glatz!

MICHEL GLATZ, lui mettant dans les mains le contenu de ses poches.
Vous avez une demi-heure pour conclure, je m'occuperai vous prendre... adieu. (Il sort. La porte se referme.)

KERNOËL.

Michel Glatz!

SCÈNE IV.

MAC-TRÉVOR, KERNOEL.

MAC-TRÉVOR, s'ouvrant vers Kernoel.

Permettez-moi, jeune homme, de vous offrir une chaise; elle n'a pas très-bonne mine, mais c'est la seule de l'établissement.

KERNOEL.

Qui me parle? qui êtes-vous?

MAC-TRÉVOR.

Eh! pardieu! qui voulez-vous que je sois! Je sais votre librairie. (Il lui prend des mains le mouchoir, s'approche de la lampe et le parcourt avec attention.)

KERNOEL.

Assurément, rien de tout ceci n'est réel, je suis le jouet d'un rêve... Nous sommes montés en voiture, et nous sommes arrivés en face d'une maison de sinistre apparence... nous sommes entrés sous une voûte, on m'a noué un mouchoir sur les yeux, et j'ai senti que nous traversions tour à tour des souterrains humides et de vastes corridors qui résonnaient sous nos pas... J'ai entendu rouler sur leurs gonds des portes furibardes... Une dernière porte ouverte, et je me suis trouvé devant cet homme. (Il le regarde.) Cet homme? (Il promène les yeux autour de lui.) Encore une fois, où suis-je, et qui êtes-vous?

MAC-TRÉVOR.

N'est-ce pas Kernoel qu'on vous nomme?

KERNOEL.

En effet!... Mais vous?

MAC-TRÉVOR.

Kernoel, ce nom-là ne manque pas d'une certaine physionomie douce et poétique. Il y a une fatalité dans les noms. (Hic.) Il s'appelle Kernoel, et moi, avant d'avoir pris le nom de Mac-Trévor, je m'appelais... (Il fait un geste sombre et se tait.)

KERNOEL.

Saurai-je enfin ce que je fais ici et que vous voulez de moi?

MAC-TRÉVOR.

Mon jeli jeune homme, vos vers n'ont rien de très-sublime; mais enfin, tels qu'ils sont, je m'en arrange. De la vertu, des fleurs, de l'idylle, la beauté qui passe dans les nuits sans sommeil, l'amour, l'été, les chansons, aux étoiles, c'est ce qu'il me faut... Des éloges, c'est mon affaire.

KERNOEL.

Je ne vous connais pas, je ne sais dans quel horrible lieu l'on m'a conduit. Ce visage blafard... ce sourire affreux... Periez, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?

MAC-TRÉVOR.

Voilà bien des cris et des questions. Ces poètes sont tous les mêmes, ils s'étonnent ou ils ignorent. Au fait, c'est là toute la poésie... Mon cher, vous voulez savoir qui je suis, je vais vous le dire. Je suis un homme qui a eu le malheur de s'ennuyer toute la vie. Ah! Monsieur, que c'est une misérable farce que la vie! Après les femmes, les chevaux et le vin, faites-moi le plaisir de me dire ce qu'on y trouve. Ah! si, on risque d'y rencontrer des chevaux fous, du vin frelaté, et des beautés... fautes! Vrai, tout cela est à relâche... Moi, dans le temps, j'avais quelque fortune, je portais un nom sonore, j'étais un joli homme, mais ma femme était dévote, et ne savait que pleurer. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir là, devant soi, toujours, une femme silencieuse et qui pleure. Cette femme-là, c'était ma conscience... Elle m'aurait tué, si je... Un jour donc, ma conscience mourut, et moi, pour me désennuyer, j'allai faire la traite sur les côtes de Guinée... J'achetai toute les rois du pays pour deux cents dollars... Les philanthropes nous canonisent par le travers des îles du Vent. Nous coulâmes les philanthropes. Cela m'emusa d'abord; mais quoi! je fis trois, quatre voyages, je voyais pas mal d'autres philanthropes, et un jour je sentis que tout cela manquait de variété... l'ennui!... Je me fis nabab. Pour le coup, je pensai crever de gras fond... Oh! mon cher, le polakim me n'engraissa le cerveau... Ah! me dis-je, au diable! Je vendis mes propriétés, je montai sur un vaisseau de France... je fais naufrage en vue des côtes, j'aborde à moitié noyé et complètement ruiné... Bravo! alors je m'installe sur les grandes routes avec vingt compagnons, une carabine au poing, un couteau de Catalogne à la ceinture, et un appétit de sang... Que voulez-vous? l'ennui! Oh! mais cette fois nous brûlons, nous pilons, nous sacragons, nous volons, nous tuons, je tue! A la bonne heure! Je l'avais enfin exercé ce pesant démon qui m'oppressait. Je vivais, je me sentais vivre... Du danger partout; nos lèves à prix; deux escadrons de gendarmerie balisaient la plaine et la montagne. Lutte ardente!... Moi,

j'aime la chasse, mais à condition d'être le sanglier. Le jour, la nuit, partout, sous nos pieds, sur nos têtes, nous sentions les rabatteurs, nous lairions la meute, et l'on tuait toujours!

KERNOEL.

Oh! horrible! horrible! ce n'est pas un homme qui parle ainsi. (Il fait quelques pas vers l'épave.) Ce feu rouge... ce sang allumé qui flambe dans ses regards!...

MAC-TRÉVOR, (clatant de rire).

Eh bien! à qui diable en avez-vous?... Parce que je vous fais mes petites confidences, et que nous causons là comme une poignée d'amis, cela vous chagrine?... C'est vrai, j'ai la vanité de mes fredaines... que voulez-vous? c'est une faiblesse... j'aime à raconter ces folles aventures.

KERNOEL.

Tois-toi!... tais-toi!... démon!...

MAC-TRÉVOR.

Qu'est-ce qu'il dit donc là le poète?

KERNOEL.

J'ai invoqué l'enfer... et, c'est l'enfer qui t'a vomit!

MAC-TRÉVOR.

Ah ça, voyons... je n'ai pas le temps de jouer aux barres; vous êtes ici pour vendre vos poésies, moi pour vous les payer. Traitez vite, et pas d'entêtement.

KERNOEL.

A toi, saïan, à toi la chair de ma chair!

MAC-TRÉVOR.

Vous n'êtes pas d'une politesse exquise, mon jeune troubadour; mais passons. Oui, c'est une idée qui m'est venue d'acheter vos vers, et cela n'est pas plus bête qu'autre chose. Je ne parle pas de vos vers... J'aime à rire, moi, c'est un goût. Donnez-moi vos vers, vous vendez vos bucoliques, et j'y mets mon nom.

KERNOEL.

Ton nom!

MAC-TRÉVOR.

Un nom de gentilhomme, mon cher. Et je les publie. Un bruit interne!... Les journaux les plus vertueux se les arrachent... ils les achètent un prix fou... Voyez-vous d'ici les annonces, les réclames! Et puis, dira-t-on, vous ne savez pas, ce baveux de sang, ce luron, ce monsieur... Il écrit des rimes roses, ma chère, des stances à l'effluve. Ses rêves sont d'une chasteté de vierge... il dit la romance des saix, il suit le chœur des étoiles au sommet des monts. Élogique, ma chère, élogique!... Le digne homme! Monsieur Kernoel, je vous donne dix mille francs de vos éloges!

KERNOEL.

Dix mille francs!

MAC-TRÉVOR.

Et les savants, les voyez-vous les savants? Les voilà entre mes deux penchants, le meurtre et la pastorale, comme des ânes entre deux moutons. Les beaux discours qu'ils vont faire! Ils numérotent des commissaires; il y aura des comités. Je recevrai des députations des quatre académies, et qui lâcheront une bosse! oui, Monsieur, on lâchera mes bosses, et je vous paie qu'ils trouveront celle de la mortelle! Mon cher, voulez-vous vingt mille francs, trente mille francs, quarante mille francs?

KERNOEL.

Ma vie, et m'enfuir d'ici.

MAC-TRÉVOR.

Ta vie! je la connais, une lutte ridicule du rêve contre la réalité. Faut-il que l'âme se batte avec la terre, et se tienne à la terre pour tomber plus loin; voilà ta vie!

KERNOEL.

Assez! assez!

MAC-TRÉVOR.

Et avec cela, vingt ans, l'âge des nuits ardentes. Moi, je ne suis qu'une brute incomplète, ou rien ne trémisse que les sens, et les sens s'émeuvent. Mais toi, Kernoel, tu as l'âme, tu es la poésie, l'âme de l'homme pour les voluptés qui s'épuisent. De l'or et du génie, c'est à la fois la terre et les cieux!

KERNOEL.

Que dit-il? O Dieu! faites que je n'entende pas!

MAC-TRÉVOR.

Si! tu m'entendras. Je connais la femme que tu aimes, je la connais cette reine d'amour pour qui tu meurs. Elle est belle! Mais quand l'amour ruisselle de ses regards, quand le plaisir la tient palpitante sous ses caresses, et que l'âme, l'âme, dans une nuit de délire, la brachante échevelée expire sous la bou-

A moi... c'est cela. Il y a une réponse qu'il peut faire et que je puis lui dicter.

MICHEL GLATS.

Hein ?

ROSÉ LINON, se tournant vers la juif.

Michel Glatz, il y a cent louis pour vous, pour vous, l'un des affidés de la police secrète, si cet interrogatoire dont vous parlez, vous pouvez faire qu'il ait lieu, non pas demain, mais tout de suite, ce soir même, au milieu de la fête que je vais donner. (Elle remonte la scène et écarte.)

MICHEL GLATZ, d lui-même.

Quel peut être son dessin ? Moi, j'aurais provoquer un éclat, un esclandre qui me compromettrait ! Allons donc ! Disons oui, je ferai comme si j'avais dit non.

ROSÉ LINON.

Voici Kernoël... j'ai là cette lettre où les Goguelu le prient de la maladie de Jocelyne.

MICHEL GLATZ.

Vous ne la lui avez pas remise ?

ROSÉ LINON.

Non, mais je l'ai lue. Aujourd'hui je vais la lui donner, elle provoquera une explication, et alors, si je lis dans ses yeux que sa froideur pour moi vient de sa passion pour Jocelyne...

MICHEL GLATZ.

Bon ! il ne l'a pas revue.

ROSÉ LINON.

Que m'importe s'il pense à elle... Mais je l'entends... Vite, entrez là dans mon boudoir, et tenez l'oreille attentive. Si je tire le cordon de cette sonnette, ce sera le signal, vous sortirez alors par le jardin et vous m'en ensuite exécuter mes ordres. (Elle ouvre une porte à gauche.)

MICHEL GLATZ.

Vous voulez donc le perdre ?

ROSÉ LINON.

Ceci me regarde. (Elle ferme la porte sur Michel Glatz.) Hé ! non, je veux le sauver, mais je veux faire mes conditions. Oui, le sauver pour moi... Non, pour une autre.

SCÈNE II.

ROSÉ LINON, KERNOËL.

KERNOËL, entrant par la droite.

Vous n'étiez pas seule, il me semble ?

ROSÉ LINON.

Moi, mon ami, je parlais à mes gens... je leur donnais des ordres pour ma petite fête de ce soir, et dont l'heure approche. Vous en serez, n'est-il pas vrai ?

KERNOËL.

Une fête !... Et s'il est parmi les invités quelques-unes des personnes qui m'ont vu pauvre, n'auront-elles pas lieu de s'occuper de la cause inconnue qui m'a fait riche ?

ROSÉ LINON.

D'abord, aucune de ces personnes-là n'a été prête ; et puis à quoi bon vous inquiéter, Kernoël ? Vous avez mis le pied dans un monde où il en est des fortunes comme autrefois des races nobles, on les respecte d'autant plus qu'elles sont d'origine perdue... (Elle s'approche de lui.) Mais j'ai des reproches à vous faire, je ne vous ai pas vu de toute la journée.

KERNOËL.

C'est vrai. — Je suis sorti de bonne heure... à la pointe du jour.

ROSÉ LINON.

Juste ciel ! Et qu'événuez-vous à faire si matin ?

KERNOËL.

Rien ; je suis monté à cheval, je suis allé m'égarer dans les taillis d'Aulnay. J'avais un peu de fièvre, je pense. Cette nuit, je ne me suis pas couché.

ROSÉ LINON.

Est-il vrai ? Mais vous vous tuez à mener cette vie étrange !

KERNOËL, avec amertume.

Non, non ; ce qui pouvait être tué en moi est tué ; ce qui devait mourir est mort.

ROSÉ LINON.

Kernoël !

KERNOËL, se levant brusquement du canapé où il s'est laissé tomber en arrivant.

Mac-Trévor m'a dit : Prends cet or, car en te le donnant, je te donne le génie... Mac-Trévor a menti. Dès l'heure où mes mains eurent touché à ce prix de ma honte, j'ai compris que l'intelligence se retirait de moi comme d'un temple profané... Ce que j'étais, je ne le suis plus. (Rencontrant les regards de Rosé Linon.) Vous allez rire, vous allez vous moquer, et cependant cela est vrai. Il m'arrive dix fois par jour, depuis ce jour maudit, de me lever brusquement et de courir m'arrêter devant une glace. Je me regarde avec attention, cherchant à surprendre sur mes traits l'indice extérieur, matériel de cette déchéance qui me gagne... — Non, c'est moi, c'est bien moi, aucun de mes cheveux n'a blanchi ; je me reconnais, je vois bien que le temps n'a pas fait un pas, et cependant... il y a sur mon front, dans mon regard quelque chose de morne et d'immuable — et qui n'est plus la vie ! l'essai de sourire, et ce qui passe sur mes lèvres n'est pas un sourire... c'est un pli, rien de plus, et qui m'épouvante. Je dis à mes yeux de s'annuler, et la lumière y glisse comme sur une glace polie, mais froide ! Alors, dans une convulsion d'impatience, je me prends la figure à deux mains pour arracher ce masque où la vie ressemble à la mort ; mais ce masque, c'est moi, moi, le poète excommunié ! moi, avec l'âme de moins... l'âme que j'ai vendue !... Ah ! faut-il que je vous le dise ? Eh bien, j'ai peur de devenir fou !

ROSÉ LINON.

Si vous m'aimez, Kernoël, comme vous avez tenté de me le faire croire, vous oublierez peut-être près de moi toutes ces fantes chimériques que vous poursuiviez.

KERNOËL.

Tout ! (Il aperçoit la lettre que tient Rosé Linon.) Quelle est cette lettre que vous roulez dans vos mains ?

ROSÉ LINON.

Ah c'est vrai... cette lettre... Tenez, j'ai oublié de vous la donner, quelques jours déjà qu'elle vous fut envoyée.

KERNOËL, prenant la lettre.

Vous l'avez lue !

ROSÉ LINON.

Avez-vous des secrets pour moi ?

KERNOËL, lisant la signature.

Mary Berthe ! C'est Mary Berthe qui me fait écrire ? Ciel ! Jocelyne ! Jocelyne !... Et vous avez lu cette lettre ? Et vous me l'avez cachée ? Et vous savez que Jocelyne était malade ? Oh ! laissez-moi, que j'aie... s'il en est temps encore...

ROSÉ LINON.

Rassurez-vous... je sais de ses nouvelles... elle va mieux.

KERNOËL.

N'importe, je veux la voir !

ROSÉ LINON.

La voir ! Non, je ne veux pas que vous revoyez cette femme.

KERNOËL.

Elle, Jocelyne ! Elle se meurt, et je ne serais pas là !

ROSÉ LINON.

Kernoël !

KERNOËL.

Laissez-moi.

ROSÉ LINON.

Alors... vous l'aimez donc ?

KERNOËL.

Moi !

ROSÉ LINON.

Où, vous ! Et je suis jaloux, entendez-vous ?

KERNOËL.

Jaloux ! et de quel droit ?

ROSÉ LINON, avec violence.

Oh ! cette Jocelyne...

KERNOËL.

Taisez-vous ! Ne mêlez pas de vos colères le nom de la femme d'orgueil et de douleur...

ROSÉ LINON, tombant en pleurs sur une chaise.

Kernoël, tu ne sais pas à quel point je t'aime.

KERNOËL, se rapprochant d'elle.

Eh ! moi aussi je t'aime !... moi aussi je t'ai bien aimée !...

ROSÉ LINON.

Où, mais j'ai une rivale dans ton cœur.

KERNOËL.

Une rivale, non pas... mais un ennemi.

ROSÉ LINON.

Un ennemi !

BERNOEL.

Oui, ton passé.

ROSE LINON, se levant.

Ah ! vous insultez à mon amour ?

BERNOEL.

Ton amour ! *(Il rit avec amertume.)* Oublies-tu qu'il a fallu le reprendre à d'autres pour me le donner ?

ROSE LINON, à part.

Ah ! c'est ainsi !... Eh ! bien, je saurai le forcer d'être à moi. *(Elle court à une sonnette et sonne.)*

BERNOEL.

Adieu, Rose ; vous recevrez sans moi. Je vais voir cette pauvre enfant dont vous m'avez caché l'agonie.

ROSE LINON, allant à lui, avec une tendresse suppliante.

Non, pas encore... plus tard—je vous en prie, Kernoel. Voyez, il faut que je me pare, que je me fasse belle, et si vous n'êtes pas là—je le sens—je n'en aurai pas le courage. Oh ! oui, n'est-ce pas, vous me donnerez quelques instants encore ?... Je vous le répète, celle-ci, jeune fille le court plus aisé danger. — J'ai envoyé chez elle. — Vous irez plus tard. — Tenez, c'est bien peu et je suis bien raisonnable, je vous demande jusqu'à dix heures !

BERNOEL.

Non !...

ROSE LINON.

Écoutez... j'entends des voitures. Oh ! venez, venez !... *(Elle entraîne tandis qu'on voit des domestiques ouvrir les portes du fond et apporter des candélabres.)*

SCÈNE III.

CHAVANNES, BOBCEUF, FLORINE, MUGUETTE, suivies par les valets qui entrent et remplissent le second salon.

BOBCEUF, contemplant Florine rêver magnifiquement.

Feste ! que d'antichambres ! que de laquais ! Ah ça ! voyons ; Chavannes, me diras-tu enfin où nous sommes ?

CHAVANNES.

Tu ne devines pas ?

BOBCEUF.

Comment veux-tu que je devine ? tu m'amènes Florine pour que tu me fasses acheter une toilette extravagante... *(A Florine.)* Si marchez donc pas sur votre robe, Florine. Enfin nous l'habillons comme une châsse, aidez de Muguette...

MUGUETTE.

Quoi ne s'en tire pas mal... convenez-en ?

BOBCEUF.

Et tu nous conduis ici, donc est hôtel où tout m'annonce qu'il doit y avoir une fête, mais où je ne pense pas que nous soyons invités. Voyons, celui qui sommes-nous ? Tiens, tiens, mais tout cela a l'air bon air. Dis donc, Chavannes, est-ce que nous sommes chez l'ambassadeur du Mexique ?—Tenez-vous donc drôle, Florine...

CHAVANNES.

Salut, Bobceuf, salut ; nous sommes chez une reine.

BOBCEUF.

Une reine ?... Est-ce qu'elle est couronnée... comme mon cheval ?

CHAVANNES, riant.

Ma foi, je l'ignore ; sa tousse est ne sont pas les chutes qui lui ont mené...

MUGUETTE.

Ah Dieu ! non !...

BOBCEUF.

Des chutes, je ne comprends pas !

CHAVANNES.

Eh oui, imbécile, nous sommes chez Rose Linon...

BOBCEUF.

Rose Linon ! Alors je m'en vais.

CHAVANNES.

Pourquoi cela ?

BOBCEUF.

Mon cher, j'ai dépensé pour elle deux cent cinquante mille six cents et quelques francs, et, de ce capital, je n'ai pas touché ça d'intérêt !

CHAVANNES.

Affaire désastreuse... *(En lui présentant Florine.)* Mais raison plus pour tirer de ta tigresse une vengeance éclatante.

FLORINE.

Oui, moi je reste, car je ne suis venue ici que pour la narguer. Je veux prouver à cette pimbêche qu'entre elle et moi, qu'étais sa femme de chambre, il n'y avait d'autre distance que quelques mètres de dentelles.

BOBCEUF.

Douze mètres, ma chère, douze mètres à quatre-vingt-dix francs cinquante. Prenez garde aux meubles, vous allez vous faire des accrocques !

FLORINE.

Bon, soyez donc tranquille. Les robes à volants, cela me connaît. Rose Linon n'en mettait pas une que je ne l'eusse d'abord essayée... Et le plus souvent, elle m'allait mieux qu'à elle, attendu que madame est bien faite, si on veut !

MUGUETTE, riant.

Et voyez-vous d'ici sa grimace quand vous lui présenterez qui, sa camarade !...

FLORINE.

Qui n'a pas eu beaucoup de peine à devenir pour les moins aussi grande dame qu'elle !

BOBCEUF.

Tiens, au fait, c'est vrai, nous allons rire comme des fous !

MUGUETTE, à Florine.

Mais vous, ma petite, tâchez de faire honneur à Bobceuf d'abord, tenez vos pieds en dehors, et cambrez-vous la taille comme cela... voyez !

FLORINE, se promenant.

Ma taille, chère belle, n'a que faire de vos conseils.

MUGUETTE.

Ah ! mon Dieu ! Mais l'éventail ! qu'est-ce que vous faites donc de votre éventail ? Vous avez l'air de le porter comme une caisse de tambour-major.

CHAVANNES, riant.

Non, mais comme un bâton de maréchal de France.

MUGUETTE.

Regardez, voilà ce qu'on appelle le jeu de l'éventail.

FLORINE.

Soyez tranquille, s'il faut en jouer, on en jouera. *(Elle atteint Bobceuf du bout de son éventail.)*

BOBCEUF.

Mais prenez donc garde, vous me fracassez les nez.

MUGUETTE.

Et puis, ma chère, vous devez tout du regard, comme si vous n'étiez pas capable d'en avoir autant... Ceci est mauvais genre ; un regard dedaigneux, ma belle, comme cela, et puis le geste ! voyez-vous le geste et ce mouvement de tête ?

FLORINE, imitant Muguette.

Bah ! laissez donc, j'ai de quoi faire mourir de dépit toutes les princesses du monde... *(Bobceuf et Chavannes éclatent de rire.)*

SCÈNE IV.

BOBCEUF, FLORINE, ROSE LINON, CHAVANNES,

MUGUETTE.

Les personnes incitées à la fête remplissent le second salon.

BOBCEUF, sans voir Rose Linon qui s'avance.

C'est cela, Florine, je m'en vais le présenter à Rose Linon, et je lui dirai : Belle dame, voici la petite comère que j'ai seule trouvée digne de vous remplacer dans mes adorations.

ROSE LINON.

Ah ! il paraît, Messieurs, que vous me ménagiez une agréable surprise ; cela se rencontre à merveille, car, à mon tour, je vais vous présenter une personne qui ne manquera pas de vous donner beaucoup.

CHAVANNES, avec intention.

Ah bah ! serait-ce la personne ?...

ROSE LINON, même jeu.

Oui, justement, la personne...

CHAVANNES.

Ah ! très-bien... *(A part.)* Je la connais...

ET DOMESTIQUES, annonçant.

Monsieur Kernoel de Pen-Mur'h...

SCÈNE V.

BOBCEUF, FLORINE, KERNOEL, ROSE LINON, CHAVANNES,

MUGUETTE.

BOBCEUF et FLORINE.

Kernoel !...

MUGUETTE.

Pas possible !

CHAVANNES, à Muguette.

Je le savais.

Le Bas-Breton!... C'est bien lui!
 ROBERT, surpris, bas à Rose.
 Quoi! ces gens-là ici!

ROSE LINON.
 Chut! c'est un tour de Chavannes... Faites bonne contenance...

ROBERT, à Muguette.*
 Est-ce que par hasard? ..

MUGUETTE.
 Oui... Taisez-vous!

ROBERT.
 Que je me taise! (Muguette le calfe.)
 CHAVANNES, à Kernoël.

Il me semble, Monsieur, que nous ne sommes pas inconnus l'un à l'autre, mais j'ignorais... (Il le toise d'un regard impérimement.) Vous avez donc fait un héritage, Monsieur?

KERNOËL.
 Pas encore, Monsieur... mais s'il me prenait fantaisie d'hériter de quelqu'un (il promène ses yeux de Chavannes à Rose Linon), et que je n'eusse pas la patience d'attendre qu'il fût mort, ma foi, je serais homme peut-être à le tuer!

ROBERT.
 Que diable dit-il là?

MUGUETTE, riant.
 Ah! je crois que Chavannes est touché!

CHAVANNES, à Rose Linon.
 Reste! Madame, il est belliqueux.

ROSE LINON, à Chavannes.
 Vous, qui ne l'êtes pas autant, vous préférez, je pense, une douzaine entre vous... mais, que voulez-vous? Il a cette manie de n'écouter qu'après décès. (Voyant près de Florine.) Eh bien! ma pauvre Florine, on t'a donc travestie en épigramme? Prends garde que Finquois, mon laquis, ne vienne à te reconnaître; il te sautera au cou sans façon, et chiffonnera tes dentelles.

FLORINE.
 Ainsi, Madame, aurai-je soin de ne pas quitter votre salon.

ROSE LINON.
 Comment donc! mais je vais vous y conduire moi-même...

FLORINE.
 Ah! Madame, c'est trop de bonté! (Elle disparaît dans le fond avec Rose Linon.)

MUGUETTE, prenant sous son bras de Chavannes.
 Eh bien! vous ne me reconnaissez donc pas? J'étais chez Rose le jour où vous y vîntes pour la première fois. Vous arrivez de Bretagne. Ah! si vous saviez comme vous étiez gentil! Vous avez donc fait des affaires que vous voilà riche? Est-ce que vous avez joué à la Bourse? On fait comme cela des fortunes si rapides. (Tout en causant, elle remonte avec Kernoël et Chavannes reste seul avec Robert.)

SCÈNE VI. CHAVANNES, ROBERT.

ROBERT.
 Ah ça... Je n'y comprends rien, moi, je n'y comprends rien...

CHAVANNES, s'asseyant à une table de jeu, à gauche.
 Patience! patience! Tiens, je te joue vingt louis au premier coup d'écarté.

ROBERT.
 Je t'en joue vingt, je t'en joue cent, mais tu me diras comment il se fait que nous retrouvons ici, en belles vernies, ce déguenillé que nous avons vu là-bas, à Pen-Marc'h.

CHAVANNES.
 Outre ces boîtes vernies, il a un coureur anglais qu'il monte comme un centaure, de plus un coupé vert d'une élégance paraisie, et c'est Bernard qui l'habille... A toi à faire.

ROBERT.
 Et c'est pour ce gentleman que Rose Linon...

CHAVANNES.
 Ta congédié, oal, mon cher.

ROBERT.
 Mais je le tuerai, ce garnement.

CHAVANNES.
 Il fait des armes chez Griseur, tous les matins pendant quatre heures.

ROBERT.
 Ah! il fait des... armes... chez... c'est différent; je ne connais que le balon, moi. Mais j'y pense; tout cela doit lui nuire aux yeux. Je sais ce que cela coûte, moi, de mener la vie de gentilhomme. Et pourtant, quand il est venu de Pen-Marc'h, il mendiait. Il mendiait, que diable! dis donc, Chavannes, il me semble que tout cela est suspect.

CHAVANNES.
 Très-suspect. Quatre atouts par le roi... j'ai gagné. Ta revanche.

ROBERT.
 Oh! une idée!... Ne serait-il pas de notre devoir d'en informer un peu la justice?... Tu as justement par là des connaissances...

CHAVANNES.
 C'est fait.

ROBERT.
 Bah!

CHAVANNES.
 Je coupe.

ROBERT.
 Et la police?...

CHAVANNES.
 Est à ses trousses.

ROBERT.
 Vrai!... Mais alors on pourrait bien lui mettre la main dessus.

CHAVANNES.
 Dès ce soir peut-être.

ROBERT.
 Dès ce soir! (Se levant transporté.) Et c'est toi, Chavannes, qui as fait cela? Chavannes, tu es mon ami.

CHAVANNES.
 Quatre atouts encore; j'ai gagné. Tu me dois vingt louis.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FLORINE, ROSE LINON, MUGUETTE, puis KERNOËL.

MUGUETTE.
 Mais, ma chère, tu vis donc comme une recluse?... Comment! tu ne sais pas que Mac Trévor tourne toutes les têtes?

ROSE LINON.
 Et toi, tu en sais quelque chose apparemment?

MUGUETTE.
 Moi, je suis heureuse comme une reine de savoir qu'il n'est pas un escroc... C'est un homme herrable, mais enfin ce n'est pas un voleur vulgaire, j'aime mieux cela.

ROSE LINON.
 Mais ne dit-on pas qu'il est impliqué dans le meurtre de la rue Thérèse?

CHAVANNES.
 Oui, le meurtre du 18 mars... C'est un affreux bandit que ce Mac Trévor.

MUGUETTE.
 C'est égal, il faut le voir aux anisses... Il a une tête de Danton; il est monstrueux de magnificence. (Kernoël arrive lentement et écoute.)

KERNOËL, à part.
 Mac Trévor! (Il s'assied sur la chaise à droite.)

ROBERT.
 Dites-vous que cette fille-là ne m'a pas eu de repos que je ne l'eusse conduite à l'audience... et qu'il m'en a coté deux cents francs?

MUGUETTE.
 Ah! mais, c'est que les billets sont cotés à la bourse... Et puis tu ne sais pas, il est poète. On a publié de lui des élégies ravissantes que toutes les femmes savent déjà par cœur. Celle qui a paru ce matin est un chef-d'œuvre. On ne parle que de cela. Enfin, c'est un lapage, c'est un enthousiasme, c'est un délire à faire mourir de pitié tous les lions de Paris. (Elle rit.) Ah! oh! regardez donc Chavannes; depuis le succès de Mac Trévor, il ne sait plus à quel gilet se vouer. (On rit. — Des domestiques circulent avec des plateaux de glaces. L'un d'eux s'approche de Kernoël.)

KERNOËL, se levant avec éclat.
 Non, non, du vin! Je veux boire!

ROBERT.
 Qui est-ce qui a parlé de boire? J'en suis, moi.

BERNARD, à lui-même.
 L'oubli! oh! qu'on me verse l'oubli!

Tâchons de le griser... l'ivresse le fera parler peut-être.

KERNOËL...

OUI, du vin de Champagne! Vous parlez de poésie, vous autres... Qu'est-ce que cela? chanter, souffrir! Allons donc! Parlez-moi de la poésie de l'ivresse, c'est la vraie. Moi, j'aime le vin qui tombe... en chantant dans les verres, et qui baigne nos lèvres de l'écume pétillante de ses baisers. Allons, monseigneur de Chavannes, faites-moi maison. (Il prend un verre de vin de Champagne sur un plateau garni, apporté par un valet.)

Il est charmant!

Pardieu, monsieur Kernœl, vous êtes un joyeux garçon, et que le diable m'emporte si je ne suis pas votre ami!

Je bois à vous, monsieur de Pen-March. Et vous, Bobœuf?

Moi, je bois à la fortune! la seule maîtresse qui me soit restée fidèle.

Moi, je bois à l'amour!

Moi, au plaisir!

Moi, à la beauté, à la jeunesse, à la vie!

Mais, qui s'est approché de la table sur laquelle on a déposé des farçons, et qui n'a crû de boire.

Moi... je bois au néant! (Il s'écroule sur la table.) Allons, vous tous, faites-moi raison, car je suis des vôtres... Comme vous, j'ai le corps sans âme et le crane vide... Pardieu! buvons aux malheurs! (Il rit.) Eh bien! quand vous me regarderez ainsi avec vos prunelles fixes... Je boirai je ris!... Approche, Rose Linon... viens... je veux que tu boives la folie dans mon verre, comme j'ai bu la mort dans les vôtres!

Il est ivre!

OUI, de remords peut-être.

Je vous en supplie, ne buvez plus!

Qu'est-ce, toi? Je te dis que je suis comme eux. Je n'ai plus mort d'âme... je l'ai vendue! Mais bon donc! Pourquoi es-tu pâle et glacé?... Eh bien! je t'aime, par Dieu! (Il boit, jette son verre sur le plateau, et le brise.)

KERNOËL!

Ah! ah! vous voilà joyeux, et vous riez en me regardant, parce que vous dites : il n'est pas poète! par l'enfer! vous en avez menti! Ah! je ne suis pas poète... ah! c'est l'autre... ah! c'est l'autre! le démon sanglant! Eh bien! écoutez, écoutez!

Par les sentiers déserts, suspendus aux falaises,
Séjourné où souvent me retrouvai le jour,
De la plaine aux rochers, des zéphyrs aux mûres,
Partout je t'ai cherché, doux fantôme d'amour!
Je t'attendais longtemps — penché et solitaire,
T'écartant sous ta brise et dans ces bruits charmants
Par où le ciel émeu se révèle à la terre;
Te demandant son secret, à l'air, sous des déments,
A leur sérénité comme à leurs épreuves,
A la mer, à la nuit... — Enfin tu m'apparus!
Tu les rendis pour moi vides et sèches
Des après volupés dont les éblouissements
Jusqu'alors se mêlaient aux flammes de mes veines,
Mais sans forme et sans nom — Et je la vis, suivant
Au vol de son courrier l'écho sentier des plaines,
Et livrant les parfums de ses cheveux au vent!

(Pendant que parle Kernœl, Marguerite s'est approchée de Bobœuf, et a fixé son attention sur la Gazette des Tribunaux, qu'elle a tirée de sa poche.)

Arrêtez! mais arrêtez donc! vous vous trompez, que diable! ils ne sont pas de vous, ces vers, ils sont de Mac Trévor.

O ciel!

Mac Trévor! toujours Mac Trévor!

Mais oui! l'illustre assassin! J'ai justement là la Gazette des Tribunaux, que cette folle de Marguerite m'a fait acheter en vo-

dant. Je m'en vais vous dire la suite. C'est magnifique, et je déclame très-bien. (Il continue le morceau.)

Merci, tu viens à moi, chimbre tout rêvée...

Oh, tais-toi! tais-toi!

Je t'aime... A ta beauté...

Mais tais-toi donc!

Ah ça! voyons... est-ce une plaisanterie?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOCELYNE.

JOCELYNE, du fond de la scène.

KERNOËL! KERNOËL!

JOCELYNE! (Elle paraît et tombe dans ses bras.) Le bon ange vient trop tard!

Vous ici?

Madame...

Je vous demande pardon de me présenter ainsi; mais il faut que je lui parle. Il le faut... disiez-vous ce mot-là, je vous en prie?

Dix heures! Et Michel Glatz que je n'ai pas revu! (Un domestique s'approche et remet une lettre à Rose Linon.)

Ne portez pas, la soirée va devenir intéressante. (Les invités se retirent dans le salon du fond dont les portières retombent.)

Michel Glatz me prévient de ne pas compter sur lui. — Je suis trahi! (Elle s'éloigne lentement, et la dernière porte se ferme sur elle.)

SCÈNE IX.

JOCELYNE, KERNOËL, puis ROSE LINON.

KERNOËL, je viens vous demander la vérité; vous êtes riche, vous avez de l'or; d'où vous vient-il?

Oh! ne m'interrogez pas. (A part.) Oui, qu'elle ignore de quelles mains infâmes j'ai osé prendre cet or.

C'est donc vrai, — vous avez commis une action coupable?

Oui, oui, un crime. (Il tombe assis sur une chaise.)

Un crime! (A part.) Oh! il aimait donc bien cette femme! KERNOËL, je vous dis que qui s'est passé aujourd'hui, il y a quelques heures, chez Mary Berthe? Des hommes de justice sont venus; — moi j'étais au lit souffrante... Oh! bien souffrante...

Et cependant, je me suis levée, et j'ai vu qu'on interrogeait le pauvre Goguelu et sa femme. Je me suis approchée, et je me suis assise, parce que j'étais faible, et alors on m'a interrogé aussi.

Et qu'avez-vous répondu?

Moi, je me suis mise à fondre en larmes. Michel Glatz, qui vous a amené le jour où vous êtes parti pour de plus revenir, nous avait dit qu'il vous avait conduit dans une maison de jeu, et que vous aviez gagné beaucoup d'or. Goguelu a dit cela aux gens de la justice. Mais, ils n'ont pas eu l'air de le croire.

Et ensuite?

Ensuite... He sent partie, et moi, quand Mary Berthe a été conchée, car elle ne m'aurait pas laissée sortir — elle est fiée contre vous, Mary Berthe, parce que vous n'avez pas répondu à une lettre qu'elle vous a fait écrire, — moi je me suis échappée, demandant à Dieu des forces pour arriver jusqu'à elle. (Elle chancelle et s'appuie sur Kernœl.)

Vous palissez, Jocelyne!

Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de vous. Goguelu, qui a deviné où j'allais, m'a suivie, et, m'ayant rejointe, il m'a dit :

Vous voulez le sauver, n'est-ce pas ? — Jo l'ai regardé et ce regard a été toute ma réponse. — Alors il a ajouté : Suivez-moi. Il m'a conduit ici, tout près, devant un calaire où il est entré en me disant : Attendez-moi. — Je me suis assise à l'entrée sur une pierre, et j'ai prié pour vous, Kernoël.

Kernoël, à lui-même.
Pauvre enfant ! *(Rose Linon repartit sur le seuil de la porte de droite, et doucement.)*

Jocelyne.
Enfin, j'ai vu repaître Goguel, qui m'a remis un papier en me disant : Voici le passe-port d'un de mes pays qui devait partir demain pour Brest ; allez le porter à Kernoël, et qu'il parte à sa place ; mais qu'il parte cette nuit même, à pied, vêtu d'une blouse, comme serait parti Jean Grou. Kernoël a de la force ; oh bien ! aussitôt qu'il sera arrivé, qu'il s'en aille pour passer en Angleterre, et que Dieu le conduise. Alors je suis venue ; — voici le passe-port. — Fuyez maintenant, vous n'avez plus une minute à perdre...

Rose Linon, à part.
Elle le sauve ! — et il est perdu pour moi ! Oh ! — et ce Michel Glatz qui m'a trahi !

Kernoël, à Jocelyne.
Et tu t'es levée pâle et mourante pour me sauver ?
Moi, je me serais levée, je crois, de mon tombeau ; — mais bûchez-vous, dans une heure peut-être il serait trop tard...

SCÈNE X.

CHAVANNES, ROSE LINON, JOCELYNE, KERNOËL.

CHAVANNES couvrant la porte de gauche et apparaissant.
Non pas dans une heure... car la maison est déjà fermée, — et les gens de la police n'attendent que monieur le juge d'instruction pour pénétrer ici.

Mon Dieu !

Perdu ! (Il tombe anéanti sur sa couverture.)

Qua dit-il ?

CHAVANNES, saluant Rose Linon.
Je m'en vais prévenir vos invités, afin qu'ils ne s'effraient pas trop. *(Plus bas.)* Eh bien ! trouvez-vous que Chavannes a su venger l'oubli dont vous l'avez frappé ?

Rose Linon, à part, pendant qu'il s'éloigne.
O fortune ! Il croit te venger, et il me sert ! *(Chavannes sort par le fond.)*

SCÈNE XI.

ROSE LINON, JOCELYNE, KERNOËL.

Jocelyne, à Rose.
Madame, Kernoël est perdu... Je ne puis plus rien, moi ; mais vous, — vous, est-ce que vous ne le sauvez pas ? *(Pendant tout le fin de cette scène on entend une musique de bal dans le salon du fond.)*

Où, je le sauverai, car je le puis.

Oh ! faites ce que vous dites, et je vous bénirai !

Rose Linon, passant à Kernoël.
Vous savez, Kernoël, que si l'on vous interroge, vous ne pouvez répondre, et que votre vie dépend même de votre silence.

Kernoël, sourdement.
Il y a quelque chose de plus fort que la crainte qui m'oblige au silence, c'est la honte.

Eh bien ! il est une réponse que vous pouvez faire.

Laquelle ?

Vous pouvez dire : Cette opinion dont on suspecte la source, je la tiens de Rose Linon ; c'est elle qui m'a tout donné.

Moi ? je dirai cela ?

Et l'on vous croira, si vous ajoutez... Rose Linon sera ma femme !

Mon Dieu !

Jamais ! jamais !

Prenez garde.

ARNOLD.
Moi, non pareil avec ! moi, je permets qu'on dise : Cette femme l'a enrichi du fruit de ses amours !

Rose Linon.
Kernoël, j'ai tout prévu. Si l'un des preuves, j'en donnerai. Oui, je prouverai que je vous ai donné ma fortune, car cette fortune vous appartient, comme je suis à vous. Kernoël ; nous tisons, nous lurons ensemble, pour ne plus nous quitter... *(Kernoël fait un mouvement.)* Encore une fois, prenez garde... ils vont venir. Ils viennent, et je vous dis que vous êtes perdu... Perdu ! entendez-vous cela ?

Jocelyne.
Perdu ! Kernoël... — Oh ! ne dit-elle pas qu'elle a ton salut dans ses mains ?

Ella ! Non, non, jamais !

Rose Linon, avec désespoir.
Jamais ! — Alors, pourquoi es-tu venu te jeter au milieu de ma vie ? pourquoi m'as-tu arrachée au tumulte, au bruit de ces dissolutions qui assourdisaient mon âme ? Suis-je allée te poursuivre dans les solitudes de Pen-Marc'h ? Non, c'est toi qui es venu ; c'est toi seul qui as tout fait, et maintenant que tu m'as liée à ton amour, tu veux que j'aie la force de m'en détacher ! — Fais-moi regarder, Jocelyne ; vois sa pâleur et ses larmes, et demande-lui, à elle qui est femme, à elle qui souffre aussi, demande-lui si je t'aime.

Jocelyne.
Oui, — c'est vrai ; — je comprends, vous l'aimez... C'est fini... — Oh ! Kernoël, je te sais bien qu'elle t'aime ; je le sens bien, moi... — Kernoël, écoute, écoute...

Jocelyne !

Écoute, puisqu'elle t'aime... Oh ! c'est que moi, vois-tu, je ne veux pas que tu sois soupçonné d'infamie, je ne supporte pas cette pensée... — Et puisqu'elle veut te sauver, eh bien... qu'elle le salue !

Kernoël, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi !
Jocelyne, ébranlée par son effort, et tombant sur la couverture.
Où... où suis-je !

Rose Linon, qui a remarqué la scène.

Silence !

SCÈNE XII.

BOURGEUF, CHAVANNES, MICHEL GLATZ, UN JUGE D'INSTRUCTION, UN COMMISSAIRE, MUGUETTE, FLORENCE, ROSE LINON, KERNOËL, JOCELYNE. Les invités garnissent le fond de la scène.

MUGUETTE, accourant effarée.
Eh bien ! ma petite, qu'y a-t-il ?

Florence, même jeu.

Que se passe-t-il donc ?

CHAVANNES, à Bourgeuf.
Bourgeuf, je crois que tu vas être rudement vengé.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Pardieu, madame, si nous venons vous déranger au milieu de cette fête. Nous voulons simplement vous demander s'il y a quelque loi qui porte le nom de Kernoël.

Kernoël.

C'est moi, monsieur.

LE JUGE D'INSTRUCTION, écartant les invités.

Éloignez-vous.

Rose Linon, apercevant Michel Glatz qui entre en ce moment.

Vous ! vous ici !

MICHEL GLATZ.

Eh ! je voudrais bien être ailleurs. Monsieur le Commissaire m'a rencontré, m'a reconnu, m'a aimé. Mais quel diable s'empare de moi ainsi et que je défais ?

CHAVANNES.

Cela vous chagrine donc, Michel Glatz ; qu'en marche sur vos brisées.

LE JUGE D'INSTRUCTION, à Kernoël.

Depuis quelle époque êtes-vous à Paris ?

Depuis six mois.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

D'où venez-vous ?

De Pen-Marc'h, dans la Fimishère.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Pouvez-vous préciser la date de votre arrivée à Paris?

LE JUGE D'INSTRUCTION.
Le 18 mars, qui était le dimanche avant l'Annonciation.

LE JUGE D'INSTRUCTION.
Le 18 mars. Prenez cette date, monsieur le Commissaire. Êtes-vous arrivé le matin?

Oui, monsieur.

LE JUGE D'INSTRUCTION.
Avez-vous des moyens d'existence?

Non, non!

LE JUGE D'INSTRUCTION.
Comment alors avez-vous fait votre voyage?

En jouant de la cornemuse le long de la route. — Et la route fut bien longue!

LE JUGE D'INSTRUCTION.
Et depuis?

Depuis? — J'ai continué de souffrir.

LE JUGE D'INSTRUCTION.
Cependant, monsieur, vous avez aujourd'hui des chevaux, vous allez tous les dehors du luxe, vous êtes même prodigue... En justice a droit de vous demander à quelle singulière circonstance vous devez cette position nouvelle. — Répondez, nous vous écouterons.

ROSE LINON, bas à Kernoël.
Je puis seul le sauver.

QUE VA-T-IL DIRE? JOCELYNE.

LE JUGE D'INSTRUCTION.
Nous attendons votre réponse.

Parlez, priez. (A part.) Oh! oui, j'aime mieux mourir de mon désespoir que de mon malheur.

ROSE LINON, bas.
Kernoël! Kernoël! dénouant les yeux de Rose Linon, et les jetant sur Jocelyne.

Non... non. Je n'ai rien à répondre, je ne répondrai pas!

Mon Dieu!

LE JUGE D'INSTRUCTION.
Prenez garde... votre silence peut avoir pour vous les résultats les plus graves. Encore une fois, d'où vous vient cette fortune?

Kernoël, avec violence, et tirant un portefeuille de sa poche.
Cette fortune, la voilà... Arrachez-la de mes mains... elle me brûle... elle me brûle. (Le juge s'empare du portefeuille, l'ouvre et examine les billets de banque, au-dessus du commissaire.)

JOCELYNE.
Oh! ceci est bien Kernoël... et Dieu peut-être aura pitié de lui!

LE JUGE D'INSTRUCTION.
Monsieur le commissaire, vous avez ici un homme appartenant à la brigade de sûreté?

LE COMMISSAIRE.
Oui, monsieur le juge d'instruction. Le voici. (Il montre Michel Glatz.)

BONNET.
Michel Glatz! Il est de la police!
CHARRADES.

Taise-toi donc!

LE JUGE D'INSTRUCTION.
Kernoël, dans le nombre de ces billets, si s'en trouve dix dont les numéros ont été signalés à la justice comme faisant partie des sommes enlevées le 18 mars, rue Thérese, à la suite d'un horrible assassinat. (Kernoël et Jocelyne poussent un cri d'horreur.)

ROSE LINON.
Mon Dieu, c'est moi qui l'ai perdu!

LE JUGE D'INSTRUCTION.
Mais ce n'est pas tout : une perquisition faite il y a une heure dans la cellule d'un prisonnier nommé Mac Trévor, qui vient de s'évader de la conciergerie, a amené la découverte d'un écrit qui porte le nom de Kernoël. (Il lui met l'épée sous le nez.) Le reconnaissez-vous?

Kernoël, avec un cri terrible.
Ah! c'est le pacte! le pacte!

O ciel! qu'y a-t-il?

Kernoël, avec un geste de démenée.
Il y a... il y a que j'ai évoqué l'enfer et que j'ai vendu mon âme au démon!

LE JUGE D'INSTRUCTION, à Michel Glatz.
Assurez-vous de cet homme.

MICHEL GLATZ, à part.
Assurons-nous surtout de son silence.

Kernoël, voyant Michel Glatz qui s'avance à pas lents.
Ah! le voilà! le voilà, c'est lui!... c'est le messager de l'enfer! Il arrive à son heure!... Jocelyne, sauve-moi! (Il se réfugie vers elle et se blottit dans ses bras avec un mouvement éperdu.)

MICHEL GLATZ, vite et à voix basse à Kernoël.
Mais un moi, ne craignez rien, je réponds de vous.

Kernoël, traversant la scène pour aller par Michel Glatz.
Non, non; je vais tout dire... je vais dire la vérité... Je la sais, moi, la vérité... Je la sais. Ecoutez. Michel Glatz...

MICHEL GLATZ.
Taisez-vous donc; je vous promets de vous sauver.

Kernoël.
Un soir... l'orage grondait... j'ai appelé l'ange des ténébreux... il est venu... Mon Dieu! la nuit... des flammes!... Oh! ma tête! A moi! à moi! Jocelyne!

ROSE LINON, se précipitant vers Jocelyne.
Ah! regardez-le. Qu'a-t-il donc?

JOCELYNE, qui suit tous les mouvements de Kernoël avec une anxiété terrible.
O mon Dieu!

Kernoël. (A ce moment l'orchestre fait entendre en sous-sous le motif de cornemuse du premier acte.)
Ah! la chanson des grèves... l'œuvre colombe... envolée! (Il s'arrête et demeure la figure immobile et l'air fixe.)

MICHEL GLATZ, qui l'examine avec attention.
Je suis saisi! (Il jette les yeux sur le magistrat qui lui fait signe d'accomplir l'arrestation.) Allons!

JOCELYNE, s'élançant et entourant Kernoël de ses bras.
Arrêtez!... il n'appartient plus à la justice des hommes, mais à Dieu! Vous voyez bien qu'il est fou!

TOUT, avec horreur.
Fou! (Le rideau tombe.)

ACTE V. SIXIÈME TABLEAU.

La Fille de Maugars.

Un pavillon occupe en largeur les deux tiers du théâtre, et se relie par une marche au devant de la scène, qui représente un espace libre et salé en avant du pavillon. Celui-ci est à droite. — A gauche le pavillon se continue par une claire-voie lustrée de plantes grimpantes, laquelle laisse apercevoir les ombrages d'un jardin touffu. — On pénètre du jardin dans le pavillon par une petite porte à gauche, ou par les grandes portes du fond.

SCÈNE PREMIÈRE. LE DOCTEUR BLANCHARD, MICHEL GLATZ.

LE DOCTEUR. (Il est assis auprès d'une petite table devant le treillis, et paraît occupé à feuilleter des dossiers.)

Toujours est-il, monsieur Michel Glatz, que ces dépositions se contredisent. Le parquet m'envoie jour par jour l'extraît des interrogatoires, et j'y vois que Jocelyne ainsi que les Goguelu ont positivement déclaré que c'était vous qui aviez emmené Kernoël le jour de sa fuite de chez eux.

MICHEL GLATZ.
Est-ce que vous m'avez fait venir, monsieur le docteur Blanchard, pour me soumettre, de votre autorité privée, à un interrogatoire supplémentaire?

LE DOCTEUR.
Je vous ai fait venir, Michel Glatz, parce que j'en ai le droit. La justice m'a confié Kernoël. Il est ici, dans cette maison de santé, gardé à vue non-seulement comme prévenu de complicité dans un assassinat, mais comme convaincu d'aliénation mentale. Or, la mission qui m'a été donnée a deux faces : il

fait que je tâche de ramener le malade à la raison, mais il faut encore qu'un milieu des ténébres descendues sur cette âme, je me benné attentif aux plus légères indices, aux moindres étincelles qui pourraient devenir pour la justice une véritable lumière. Tout en donnant mes soins à Kernoël, j'apporte ma part d'examen dans l'instruction de son procès. Voilà ce qui m'autorise à vous interroger.

MICHEL GLATZ.

Eh bien ! monsieur le docteur, je puis vous rassurer d'un mot sur l'apparente contradiction que vous avez remarquée. J'ai dit au Gogorieu que j'avais emmené Kernoël dans une maison de jeu, qu'il avait joué et gagné beaucoup d'argent, j'en conviens, mais j'ai inventé ce petit roman pour n'avoir pas à leur dire la vérité.

LE DOCTEUR.

Quelle vérité ?

MICHEL GLATZ.

La vraie ! Ce soir-là, le hasard me conduisit chez les Gogorieu au moment où Kernoël, pris d'un accès de fièvre chaude, allait se précipiter par la fenêtre. Je l'emmenai pour ne pas donner à ces braves gens le triste spectacle de son désordre. Je le conduisis chez moi ; mais dans la nuit le mal ayant augmenté, je sortis un instant pour aller chercher un flacon et l'emmenai à l'hôpital. Ce fut pendant mon absence qu'il s'échappa. J'ai appris depuis qu'il était devenu riche, et qu'il vivait avec Rose Linon... Que s'était-il passé ? je l'ignore.

LE DOCTEUR, se levant.

Rose Linon a été interrogée... Voici ses dépositions... mais l'histoire qu'elle raconte est si étrange...

MICHEL GLATZ.

Ah ! o h... la chose des vers... les poésies vendues à Mac Trévor... Ce petit roman est en effet bien pittoresque.

LE DOCTEUR.

Cela est étrange et mystérieux.

MICHEL GLATZ.

On ne peut plus mystérieux.

LE DOCTEUR.

Ce jeune homme m'intéresse, ainsi que cette pauvre Jocelyne, qui n'a pas voulu le quitter, et qui a obtenu de demeurer ici, près de lui. C'est un ange que cette enfant.

MICHEL GLATZ.

Un ange, monsieur Blanchard.

LE DOCTEUR.

Vous ne sauriez croire combien ses regards baignés de larmes sont eloquents... l'attente de Londres, ce matin même, un membre de la Société royale, qui s'est fait une réputation immense dans le traitement de certains cas d'encéphalite. Je donnerais beaucoup pour qu'il arrivât.

UN ROBERTSON, entrant par le fond et annonçant.

Sir William Saunders !

LE DOCTEUR.

C'est lui ! c'est la Providence qui nous l'envoie ! (Il remonte la scène.)

SCÈNE III.

LES ADRES, MAC TRÉVOR, sous les traits et dans le costume d'un gros docteur anglais.

LE DOCTEUR.

Sir William, soyez le bien-venu ; un de mes bons amis de Londres, le docteur Wild, m'avait annoncé votre visite.

MAC TRÉVOR, avec l'accent britannique.

Je vous très-honore de la réception toute gracieuse... Voici une lettre de notre ami commun, sir John Wild.

LE DOCTEUR.

Je la lirai avec plaisir, sir William ; mais vous me permettez d'aller auparavant donner des ordres pour votre installation, car j'espère que vous ne ferez l'honneur de ne pas avoir d'autre demeure que celle-ci, pendant votre séjour à Paris.

En vérité... oh ! oui... vous me comblez certainement.

LE DOCTEUR.

Alors, je vous laisse un instant... Vous, monsieur Michel Glatz, ne vous éloignez pas, j'ai besoin de votre présence... j'attends une lettre du parquet. (Il sort.)

SCÈNE II.

MICHEL GLATZ, MAC TRÉVOR. Michel Glatz s'est assis près de la table et lit les journaux.

MAC TRÉVOR, après s'être assuré que toutes les portes sont bien closes.

Eh bien ! vieux drôle, tu ne me reconnais donc pas ?

MICHEL GLATZ, surpris.

Monsieur ?

MAC TRÉVOR.

Ah ! ah !... Sommes-nous bien déguisés... hein ? je suis admirable pour ces choses-là.

Mac Trévor !

MICHEL GLATZ.

MAC TRÉVOR.

Chut ! Veux-tu bien te taire... Ce farceur-là, l'entendez-vous, il prononce mon nom avec un sang-sûre... absolument comme si celui de Michel Glatz, celui de l'espion, celui du juif, ne caillait pas mon ancien lieutenant dans les traboucaires de Navarre, et moi complice de la rue Thérèse.

MICHEL GLATZ.

Silence !

MAC TRÉVOR.

Silence... réciproque ?

MICHEL GLATZ.

Mais oui !

MAC TRÉVOR, allant s'asseoir sur un banc à droite.

Topé !... Alors je m'en vais te dire comment je me suis sauvé... Je dois cette bonne fortune aux poésies de notre ami Kernoël !

MICHEL GLATZ.

Kernoël ! mais, malheureux...

MAC TRÉVOR.

Non cher, c'est à mourir de rire... Figure-toi que tout ce que Paris renferme d'hommes du monde et de jolies femmes taisaient à chaque audience nouvelle l'assaut du prisonnier. C'était une foule, une cohue... je puis dire que j'ai épousé la coupe de la renommée... et que je m'en suis donné pour mon argent... Avec cela qu'on possède une tête... Bref !... j'avais une cour, on se pressait à la police pour obtenir des autorisations de me voir... on me faisait des petits levers comme à Louis XIV. Enfin, je me divertissais comme un fou ! Mais voici l'endroit fabuleux de mon histoire. Un vieux savant, d'une physionomie et d'une perruque très comme il faut, obtint l'honneur de m'être présenté. La Fouine était mon grand-maitre des cérémonies, la sais bien, la Fouine ?

MICHEL GLATZ.

Oui, oui, après ?

MAC TRÉVOR.

C'était un phénologie.

MICHEL GLATZ.

La Fouine ?

MAC TRÉVOR, se levant.

Non, le savant... mais là un phénologie enragé, éroce, un tuteur de bosses à la douzième puissance. Il me demanda la permission d'examiner ma tête. Moi, qui ne suis pas chibre de mon tête, et qui étais sur le point de la saquer dans une autre expérience beaucoup plus chancieuse, je dis au bonhomme d'en prendre tout à son aise... Voilà que tout à coup le savant jette sa perruque au plafond et se met à danser une tarantelle dans mon... Et ensuite il me prend dans ses bras, et s'écrie avec un accent de poème épique : « l'œuvre martyr, malheureuse victime, vous allez être jugé, condamné, exécuté, et vous n'avez pas la bourse du meurtre... » Bah ! lui dis-je... quelle bosse ai-je donc ? — Vous avez celle de la poésie et de la religiosité... (Avec émotion.) Oui, Michel Glatz, j'ai la bosse de la religiosité.

MICHEL GLATZ.

C'est drôle !

MAC TRÉVOR.

Très-drôle. Le savant pleurait, je me mis aussi à pleurer et nous fîmes très-attendrissants pendant près d'un quart d'heure. « Ainsi donc, lui dis-je, vous êtes persuadé que je n'ai jamais eu de vicieuses coupables envers ce garçon de cause ! — Moi ! Alors donc ! je donnerais un demi-million pour que grand Gail, à l'immortel ! Spurzheim ! j'immortalisais moi-même mourir à votre place. — Alors, repris-je en m'essuyant les yeux, soyez assez bon pour me prêter votre perruque... » Il comprit... il n'y a que les sa-

vants pour s'élever ainsi aux plus hautes régions de l'enthousiasme. Il me prêta sa perruque, il y joignit ses lunettes bleues, sa doublette et ses galochea fourrés... et comme la Foudre a deux petits enfants en les âge... il voulait bien n'y pas regarder de trop près... et voilà.

MICHEL GLATZ.

J'avais vu tant de l'histoire... mais comme l'aventure comprémet une espèce de vieillard imbécile, membre de l'Institut, la police a écarté l'affaire... C'est la Foudre qui a payé pour le savoir. On l'a destitué. Mais ce travestissement ?

MAC TRÉVOR.

Ah ! je vais te dire. Sir William Saunders est mort d'apoplexie dans la traversée de Londres à Boulogne... Un de nos amis qui se trouvait là, eut la curiosité d'examiner les poches de sir William. Entre autres bagatelles, il y trouva des lettres et un passeport... Un passeport est toujours utile, et c'est ce président compagnon que j'ai rencontré la nuit dernière dans une carrière de Montmartre, où j'avais élu domicile furtif de mieux. Ma foi, je lui ai emprunté ce passeport... Le corps de sir William étant retourné en Angleterre, ce n'est pas avant huit jours au moins qu'on saura son accident, et d'ici là j'aurai le temps de sortir de France... et me voilà chez le docteur Kernoël... Dis-moi, a-t-il une bonne table ?

MICHEL GLATZ.

Mais il y a un signalement sur le passeport ?

MAC TRÉVOR.

Sans doute... je l'ai copié... Tu vois sir William au naturel. Voici son signe particulier. (Il lui montre une loupé qu'il a sur le nez.)

MICHEL GLATZ.

Ei si l'un te parle anglais ?

MAC TRÉVOR.

Je répondrai en anglais... N'ai-je pas habité les Indes ?

MICHEL GLATZ.

En attendant, tu as fait de belles sottises... Dans les jardins que tu as laisés en te sauvant, on a trouvé la quittance de Kernoël. Et puis ces malheureux billets de banque... je n'avais pas pris garde que quelques-uns venaient de la rue Thérèse... ou a reconnu les numéros, cela a fait une eschandre, et le malheureux Kernoël en a perdu la raison. Il est tel.

MAC TRÉVOR.

Ah ! mon Dieu ! que me dis-tu là ? Pauvre garçon ! Je suis d'une étourderie ! je ne pensais plus à cette malheureuse quittance... Et tu crains qu'il ne soit incalable ?

MICHEL GLATZ.

Je le crains... c'est-à-dire que je l'espère... C'est ta manie, à toi, de me fourrer toujours dans des bécasses d'histoires... Je suis entortillé dans celle-ci à ne pas savoir comment l'en sortirai. Tout cela me fait faire des réflexions. Cette existence à trentesix francs ne me va plus, j'ai fini par avouer des inquiétudes, des remords...

MAC TRÉVOR.

Tu veux te convertir ?

MICHEL GLATZ.

Oui... et si tu faisais bien, tu suivrais mon exemple.

MAC TRÉVOR.

Moi !

MICHEL GLATZ.

Pourquoi pas ?... Te voilà libre, tu es encore jeune... Eh bien ! crois-moi, tâchons de frayer un bon petit voilier, avec une double case, une demi-douzaine de jolies bouteilles, des passeports... d'occasion... et filons ensemble sur les côtes d'Afrique, nous recommencerons les affaires.

MAC TRÉVOR.

Ah ! c'est ce que tu appelles une conversion ?

MICHEL GLATZ.

Sans doute.

MAC TRÉVOR.

Une conversion à gauche.

MICHEL GLATZ.

Seulement, il nous faudrait des fonds. Tu es allé donner cent mille francs à ce petit Kernoël ? Quelle folie !

MAC TRÉVOR.

Ah ! que veux-tu ? Nous avons des ministres si phénix et qui encouragent si médiocrement les lettres !... Mais toi, tu es de l'argent, vieux drôle... tu as d'abord celui qui t'est tombé pour la part dans l'affaire de la rue Thérèse...

MICHEL GLATZ.

J'ai trouvé un bon petit placement dans les tontines.

MAC TRÉVOR.

Ah ! vous placez votre argent ? — Crasseux ! — Fichtre ! recommencer, cela me sourit. Mais des associés, il nous faut des associés.

MICHEL GLATZ.

J'ai d'abord la Foudre, un ancien. Maintenant qu'il n'a plus sa place, il faut qu'il fasse quelque chose.

MAC TRÉVOR.

Sans doute. Il est père de famille ?

MICHEL GLATZ.

Ensuite, j'ai Chavannes.

MAC TRÉVOR.

Chavannes, mon ancien ami ?

MICHEL GLATZ.

Tout les amis finissent comme cela. — Par Chavannes, nous aurons Bobeuf.

MAC TRÉVOR.

Bobeuf, un bonnet homme ! Et que veux-tu que nous en fassions ?

MICHEL GLATZ.

Je veux dire son argent. J'ai vu Chavannes, il m'emmenera à Brest, sous prétexte d'une grande entreprise de semailles d'huîtres, et avec l'argent de ce digne homme il nous achètera un bon petit brick, armé de ses accessoires... Écoute...

MAC TRÉVOR.

Chut ! je crois qu'un vient.

MICHEL GLATZ, allant jeter un coup d'œil à la fenêtre.

C'est le docteur, avec cette salanée petite Bretonne.

MAC TRÉVOR.

La petite Bretonne ! qu'est-ce que c'est que ça ?

MICHEL GLATZ.

Eh bien ! c'est la jeune fille qui a suivi Kernoël à Paris.

MAC TRÉVOR.

Ah ! c'est vrai, je me souviens, tu m'en as parlé... Elle est de Pen-March ?

MICHEL GLATZ.

Je crois que oui.

MAC TRÉVOR.

Tiens, je m'en vais alors lui demander des nouvelles de ma fille... Tu sais bien, cette pauvre enfant que j'ai laissée là-bas, dans mon pays, lors de ma première affaire. Pauvre petite !

MICHEL GLATZ.

Oui ! c'est cela, toujours le même des imprudences. Chut !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, JOCELYNE.

LE DOCTEUR, en dehors à Jocelyne qu'il conduit par le bras.

Venez, ma fille, je vais vous présenter à sir William. Il vous aimera comme je vous aime quand il connaîtra vos malheurs.

MICHEL GLATZ, diablement à Mac Trevor.

Par le diable, tâchez de ne pas oublier que tu es condamné à mort.

LE DOCTEUR, entrant d'un pas pavillan.

Sir William, vous pouvez prendre possession de votre appartement ; mais avant dites quelques mots de consolation et d'espoir à cette pauvre, à cette excellente jeune fille. — Il faut vous dire que j'ai en un malade qui n'est pas seulement gardé à vue parce qu'il est fou, mais parce qu'il est prevenu de complaisance dans une affaire capitale. (À Jocelyne, qui fait un mouvement.) Du courage, mon enfant !

MAC TRÉVOR, puis fixe des yeux ardents sur Jocelyne.

Quelle est cette jeune fille ?

JOCELYNE.

Comme il m'a regardé !

LE DOCTEUR.

Cette jeune fille, sir William, c'est une créature angélique. Inspirée par un de ces dévouements dont la grandeur et l'abnégation échappent à des cœurs vulgaires, elle a suivi, de Pen-March à Paris, ce Kernoël dont je vous parle, et pour qui la pauvre enfant a conçu une tendresse presque maternelle. Ne laissez pas les yeux, Jocelyne !...

MAC TRÉVOR, à part.

Jocelyne !

LE DOCTEUR.

Mon fils, que voici est un docteur de la faculté de Londres,

d'un savoir immense; il pourra nous donner d'excellents conseils.

MAC TRÉVOR, à Jocelyne.

Vos vos appelez Jocelyne?

JOCELYNE.

Oui, monsieur!

MAC TRÉVOR.

Vous êtes de Pen-March. Je connais Pen-March. J'y allai, il y a une dizaine d'années, lors d'un voyage que je fis en Bretagne... On y parlait beaucoup d'un homme qui venait de s'enfourner... et que la justice poursuivait... Il s'appelait, je crois, Maugars...

JOCELYNE, tressaillant.

Maugars!

MAC TRÉVOR, à part.

C'est elle!

LE DOCTEUR, d'un domestique qui entre par le fond.

Allons! que me veut-on encore?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le substitut vient d'arriver...

LE DOCTEUR.

Le substitut! — Oh! si c'était... (A Jocelyne.) Ma fille, je vous laisse au instant. J'ai à presser une demande au parquet — pour Kernoël... et peut-être m'apporte-t-on une réponse favorable... J'ai un projet... un vaste projet... je vous dirai cela... (A Mac Trévor.) Sir William, vous plaît-il que je vous conduise à votre appartement?

MAC TRÉVOR.

Tout à l'heure. — Cette jeune fille est si intéressante... Je désire lui parler, mon...

JOCELYNE, à part.

Que me veut donc cet homme?

LE DOCTEUR.

Si vous le voulez, je vais vous envoyer le malade lui-même...

MAC TRÉVOR.

Oh! cela n'est pas nécessaire.

LE DOCTEUR.

Si, si, vous avez le coup-d'œil de la science... On ne doit pas tarder à entrer le cellule de Kernoël; des qu'il est libre, il vient se réposer dans ce pavillon qu'il affectionne. Vous, monsieur Michel Glatz, ne vous dérangez pas; monsieur le substitut aura peut-être besoin de vous. (Il sort.)

SCÈNE V.

JOCELYNE, MAC TRÉVOR, MICHEL GLATZ.

JOCELYNE, faisant un mouvement pour suivre le Docteur.
Monsieur...

MAC TRÉVOR, frémissant.

Restez!

MICHEL GLATZ, à part.

Pourvu qu'il ne fasse pas en ce quelque sottise!

MAC TRÉVOR.

Michel Glatz!

MICHEL GLATZ.

Ucin?

MAC TRÉVOR, allant fermer la porte du fond.

Va faire le guet là dehors, et préviens-moi si l'on approche?

JOCELYNE.

Dieu! il n'a plus cet accent de tout à l'heure... Qui êtes-vous, monsieur? je ne vous connais pas...

MAC TRÉVOR, avec douceur.

Je vous en prie, restez!

MICHEL GLATZ.

Sir William, il me semble...

MAC TRÉVOR.

J'ai parlé, qu'on m'oblige... (Michel Glatz court le tête et se retire. On le voit se placer en sentinelle dans le jardin.)

MAC TRÉVOR, à Jocelyne.

Vous vous appelez Jocelyne Maugars...

JOCELYNE.

Vous me connaissez?

MAC TRÉVOR, d'un air favorable et ses faux cheveux.

Et toi, me reconnais-tu?

JOCELYNE, après un instant plein d'épouvante.

Ah! que vous-je!... Maugars!... (Elle recule avec horreur.)

Maugars!

MAC TRÉVOR, faisant un pas vers elle.

JOCELYNE.

Ah! ne me touchez pas!

MAC TRÉVOR.

C'est juste... (Il regarde ses mains, et domine par un mouve-

ment instinctif, il se les examine.)

JOCELYNE.

Sainte Vierge! il me fallait encore cette dernière épouvante!

MAC TRÉVOR.

Mais, au moins, écoutez-moi, Jocelyne...

JOCELYNE.

Que voulez-vous me dire?... Venez-vous me rappeler cette nuit horrible où une femme se roulait aux pieds d'un assassin? Lui, le bras levé, écartant du sein de cette femme l'enfant qui pleurait... la hache étincelait à la lueur du foyer... elle tomba! et l'enfant n'eut plus de mère!... Est-ce là ce que vous êtes venu me dire, démon de Pen-March?

MAC TRÉVOR.

C'est vrai! je fus un gueux sinistrier... Ah! que veut-tu cette malheureuse femme ne comprenait rien à mes passions... elle ne savait que pleurer!

JOCELYNE.

Ma mère! ô ma mère!

MAC TRÉVOR, Il la regarde.

Tu n'avais que dix ans... voilà le malheur! et encore, je l'ai tué! je le pense encore! Oh! si alors tu avais été comme aujourd'hui... une belle et grande fille qui vous appelle son père, et qui vous aime un peu! Cela change bien des choses... Ah! au diable, ce qui est fait, est fait! (Il respire.) Parions d'autre chose... Il y a ici un pauvre garçon, ce malheureux Kernoël; tu l'aimes donc?

JOCELYNE.

Non!

MAC TRÉVOR.

Allons! ne t'en cache pas... Pourquoi n'aimerais-tu pas comme une autre?

JOCELYNE.

Pourquoi? Parce que la fille de Maugars n'a pas le droit d'être aimée!

MAC TRÉVOR.

Hein?... Ah! oui! je comprends... Mais enfin, tu feras assez pour t'intéresser à sa vie?

JOCELYNE.

Je l'aime assez pour mourir de sa mort... (Mac Trévor fait un mouvement.)

MAC TRÉVOR.

De sorte que la pensée qu'il est coupable doit te rendre bien malheureuse?

JOCELYNE.

Oh! si je pouvais douter!

MAC TRÉVOR.

Eh bien! écoute... je te dis cela pour le repos de ton cœur parce qu'enfin, je comprends... si j'avais quelque'un... Ecoute, je te certifie, moi, qu'il n'était pas de l'air de la rue Thérese, et l'argent qu'il a eu...

JOCELYNE.

achevez!

MAC TRÉVOR.

Tu ne me vendras pas, toi, tu es ma fille... Cet argent, c'est moi qui le lui ai donné...

JOCELYNE.

Ciel! ô mon Dieu! quelle lumière!... Mais alors, vous n'êtes pas seulement Maugars... vous êtes aussi Mac Trévor!

MAC TRÉVOR, effrayé.

Mais tais-toi donc... Eh bien! quand cela serait?

JOCELYNE.

Mais Trévor!... Et je suis la fille de cet homme!... (Elle fait quelques pas vers Mac Trévor.) Alors, je pense que tous alics avec Kernoël...

MAC TRÉVOR.

Le sauver de quoi?... Il est à l'abri de toute poursuite, puis... il est fou...

JOCELYNE.

Fou! bêtise! c'est vrai... Oh! mais c'est impossible! Dieu ne permettra pas que sa vie ne soit plus désolée qu'une autre nuit... (Elle regarde Mac Trévor.) C'est dans votre prison que vous l'avez conduit, n'est-ce pas? Et ce que raconte Rose L'huor, cette vente des manuscrits de Kernoël, cette somme reçue par lui en échange, tout cela est vrai... Tout cela est vrai, n'est-ce pas?

MAC TRÉVOR.

Je ne peux pas dire le contraire.

JOCELYNE.

Ainsi, c'est vous qu'il a vu dans le cachot, — vous, n'est-ce pas, — vous qui étiez là devant lui, comme tous ces terribles moines, avec ces ténébreux sourires, ce regard fatal, ce front implacable que le remords ne parvient pas à plisser... Oh! ce trait, quand une fois on les a vus, ils restent à jamais devant les yeux. Tel vous êtes dans la nuit de votre premier crime, tel vous êtes demeuré dans mon souvenir... et ce re-

LE PARDON DE BRETAGNE.

venir, je sens que la folie — oui, la folie — ne l'ait pas même effacé...

MAC TRÉVOR.

Où voulez-vous en venir ?

JOCELYNE.

A ceci : — que Kernoël vous a vu à l'heure terrible de sa faute, que vous lui êtes apparu, — car je comprends tout à présent, — comme le démon tentateur qui allait prendre possession de son âme et de sa vie ! — Eh bien, si Kernoël, ici, tout à coup, se retrouvait en votre présence, s'il voyait l'homme qui l'a perdu, une convulsion se ferait en lui qui le sauverait peut-être et lui rendrait la raison !...

MAC TRÉVOR.

Y penses-tu — D'ailleurs, d'où peut te venir cette idée ?

JOCELYNE.

D'où elle me vient, je ne sais pas — Elle me vient de Dieu, peut-être !

MAC TRÉVOR.

Mais je ne le puis...

JOCELYNE.

Si — vous feriez cela, Maugars ; vous le feriez pour moi, qui ai consacré ma vie à effacer par mes larmes le sang que vous avez versé ; vous le feriez, car depuis cette nuit maudite, j'ai vécu solitaire, chassée de partout comme un objet d'horreur et d'épouvante... Et pourtant j'ai accepté sans me plaindre la vie que vous m'avez léguée ; je me suis courbée sous la prière, j'ai accompli jadis nus, sur les cailloux des grèves, tous les pèlerinages de la Bretagne ; je me suis prosternée aux pieds de tous les calvaires... j'ai porté vos remords à vous qui vous chargez de crimes.

MAC TRÉVOR.

Jocelyne !

JOCELYNE.

Et Dieu m'a dit : Recête la malediction de ta vie par le dévouement et le sacrifice... Alors je me suis prise à l'aimer, lui, Kernoël, à l'aimer, hélas ! comme il m'appartient d'aimer, non pour moi, non pour aucune de ces joies de la terre auxquelles je n'ai pas le droit de prétendre... mais pour lui, pour son bonheur, pour son salut !

MAC TRÉVOR, après un silence.

Un ange est donc issu du démon. (Il fait un pas vers Jocelyne.) Oh ! ne crains pas, va ! je suis bien que je ne dois pas approcher... Je t'ai laissée un souvenir bien sombre, pauvre fille !... Ici, en ce moment, dans ces heures d'effroyable détresse, oh ! moi ! — Oui, j'avais une idée, une vision... je te voyais... un enfant rose, aux cheveux bouclés... — Mais ce n'est qu'un éclair, — et il passait ! (Kernoël paraît dans le jardin.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, KERNOËL.

JOCELYNE.

Ainsi, vous y consentez... je vais chercher Kernoël... Kernoël, arrêté par Michel Glatz qu'il ne reconnaît pas, Jocelyne ! Jocelyne !

JOCELYNE.

Cette voix... c'est lui !... — Ah ! Dieu me dit qu'il est sauvé ! (Elle se précipite par la porte de gauche et entre au jardin.)

MAC TRÉVOR, s'avançant à l'instant.

Sauvé... Mais c'est le verbe, au contraire ! Sa folie seule le protège. — Non, non, impossible ! (Il court à une glace placée dans le parloir, et remet ses faux cheveux et ses favoris. Pendant ce temps, Jocelyne a couru au devant de Kernoël et l'a pris par la main.)

JOCELYNE, rentrant dans le parloir avec Kernoël.

Viens, viens... ne tremble pas ainsi. C'est moi, je suis là... Lève les yeux... regarde cet homme... Le reconnais-tu ? (Mac Trevor se retourne. (Il a repris le pseudonyme de sir William.) Ah !... — J'étais oublié, que mon père s'appelait Maugars ! (Elle passe à droite avec Kernoël.)

MICHEL GLATZ, qui a avancé la tête pour voir ce qui se passe. Allons, il est plus sage que je ne l'osais l'espérer. (Il referme la porte.)

KERNOËL.

Cet homme... (Bas.) Jocelyne ! Jocelyne ! — Écoute... ne pleure pas... — Il faut se soumettre à Dieu... Écoute, que je te dise... On doit venir me prendre quand les vèpres sonneront... Le démon étendit ses grandes ailes ténébreuses... et toutes les églises de Pen-March commencèrent de se lamenter... Kernoël ! Kernoël ! dirent les églises, Kernoël !... Mais Kernoël ne les entendra plus ! (Il dit cela avec des larmes dans la voix.)

MAC TRÉVOR.

Dés plutôt le perdre ; car lui rendre la raison, c'est le traîner aux misères...

JOCELYNE.

Non pas, si vous parlez.

MAC TRÉVOR.

Si je parle, je mens ! (Avec une violence soudaine.) Mais, tu ne sais donc pas que j'appartiens au bourreau !

KERNOËL, avec un cri d'effroi.

Ah ! le bourreau ! Laissez-moi ! laissez-moi ! Le voilà — rouge... sanglant ! — Jocelyne... Jocelyne... il approche... il va me tuer ! (Se réfugiant dans les bras de Jocelyne.) Oh ! ne m'abandonne pas !

MAC TRÉVOR.

Ah ! je suis un lâche ! Mais je t'ai revue, et maintenant j'ai peur de mourir. Écoute ? on ne croira pas à ma lettre. Que faire, mon Dieu ? que faire ?

JOCELYNE, ébriant Kernoël de ses bras.

Rien. C'est fini. Il n'y a rien à faire. — Parlez, fuyez ! qu'on ne vous découvre pas ici...

MAC TRÉVOR.

Que ne parles-tu, toi ? Ce mot que je n'ai pas le courage de dire... eh bien... dis-le, veuille ta mère !

JOCELYNE, avec dépit.

Je ne sais pas tuer... moi !

KERNOËL, lui posant la main sur la bouche.

Silence ! ne l'arrête pas... car il sait tuer, lui ; c'est le bourreau !

MICHEL GLATZ, entr'ouvrant la porte.

On vient !

KERNOËL, s'échappant.

On vient ! Ah ! c'est fini... La mort m'appelle ! Cloches du Pen-March, pleurez ! (Il tombe assis sur une chaise frissonnant et pâle.)

SCÈNE VII.

JOCELYNE, KERNOËL, LE DOCTEUR, MAC TRÉVOR, MICHEL GLATZ dans le fond.

LE DOCTEUR.

Eh bien, que dit sir William ?

JOCELYNE, s'avançant.

Il dit qu'il n'y a plus d'espoir et qu'il faut se résigner.

LE DOCTEUR, tout en parlant, étudie le pouls de Kernoël.

Ah ! vous dites cela, sir William ? — Eh bien, ce n'est pas mon opinion, et je vous apporte une bonne nouvelle. — Mais notre malade est un peu plus agité que ce matin. — Joseph ! (Un frémissement paraît, à qui le Docteur fait un signe ; il s'approche et fait lever Kernoël.)

KERNOËL.

Adieu, Jocelyne... je suis calme devant l'échafaud... et ma dernière pensée sera pour toi... (Pendant que l'infirmier l'enlève doucement.)

Par les sentiers déserts suspendus aux falaises, Je t'ai cherché longtemps, doux tantôt d'amour...

(Il disparaît. Jocelyne fait un mouvement pour le suivre.)

LE DOCTEUR.

Tout à l'heure vous irez le rejoindre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté KERNOËL.

LE DOCTEUR.

Vous le voyez, docteur, nous avons affaire à un Breton. Sa folie est un mélange de rêveries poétiques et de superstitions religieuses. Jocelyne, nous allons partir !

JOCELYNE.

Partir !

LE DOCTEUR.

Le procureur général y consent. Un juge d'instruction nous accompagnera. Vous et Kernoël, je vous conduis en Bretagne.

JOCELYNE.

Qu'entendez-vous ?

LE DOCTEUR.

J'ai mon projet... Je vous expliquerai tout cela. Ayez bon espoir, Jocelyne. (Pendant qu'il parle il est assis à la table et

«era.) Vous permettre, docteur? J'écris au confrère qui doit me remplacer ici pendant mon absence, et je ne veux pas perdre une minute.

JOCELYNE, courant ouvrir la porte du jardin à *Mac Trévor*.
Vite, fuyez! — Voici la clef d'une porte qui donne sur la rue.
MAC TRÉVOR.

Mais...

Fuyez, vous dis-je! Tout vous trahira!.. Ma voix, mon émotion, votre pitié! — Fuyez, et que le ciel vous conduise!
MAC TRÉVOR.

Ma fille!

MICHEL GLATZ, s'entraînant.
Elle dit vrai, tu finiras par te perdre et par me perdre avec toi. (Il sort par le jardin, suivi de *Mac Trévor* qui se débat.)

MAC TRÉVOR.

Non, non! je ne puis pas la laisser ainsi. Je vais tout dire!

MICHEL GLATZ.

Malheureux, vient! je ne te quitte plus. (Ils disparaissent.)

JOCELYNE, tombant à genoux.

Mon Dieu! je n'ai plus d'espoir qu'en vous!

SEPTIÈME TABLEAU:

Le grand Pardon de Sainte-Anne d'Auray.

L'église dont le portail est praticable s'élève au dernier plan à droite, sur une éminence à laquelle on arrive par un chemin qui traverse tout le fond de la scène et longe le bord d'une large piscine dominée par l'image de sainte Anne. Au delà du sentier qui conduit au porche de la chapelle, on aperçoit quelques pauvres chaumières dont les toits seulement sont visibles et raient le niveau du chemin. On comprend de la sorte que cette chaussée serpente à une assez grande hauteur et que le rocher qui la surplombe à gauche plonge par derrière sur un encastement profond. Au premier plan, à droite, un calvaire, marquant le débouché d'une seconde route, est orné du piedestal au faîte, de girlandes de fleurs et d'ex-voto. La piscine doit être en vue, vers le troisième ou quatrième plan, si c'est possible. Le chemin qui mène à la chapelle aboutit, par une pente à gauche, tout au pied du rocher.

SCÈNE PREMIÈRE.

P'TIT-BERT, GUÉRINEC, PAVANS BISTON; puis CHAVANNES, BOBCEUF, ROSE LINON; ils viennent tous trois par la gauche.

P'TIT-BERT.

Quand je vous dis, vous autres, que c'est par la route de Vannes qu'ils arrivent, les Arzonnais. Sais-tu ce que c'est, toi, que les Arzonnais?

GUÉRINEC.
Les Arzonnais? c'est... les Arzonnais.

P'TIT-BERT.

Que t'es bête! — Les Arzonnais sont les enfants d'Arzon, les fleurs, et les arrière-petits-fleurs des matelots qui se sont battus contre les Hollandsais; — autrefois, il y a longtemps, va! — et qu'on t'est sauté, parce qu'ils avaient tous l'innocence de sainte Anne à leur chapeau. Et voilà pourquoi qu'ils font chaque année une procession, le jour du Grand-Pardon de Sainte-Anne. (Il salue avec componction.)

GUÉRINEC.

C'est ça; allons à la rencontre des Arzonnais.

P'TIT-BERT.

Et pis ensuite, nous reviendrons pour voir le mauvais gars de Kernodé qu'est dépe à ce matin là-haut dans la chapelle avec la Jocelyne, qui l'a suivi à Paris; vous savez bien, Jocelyne la Goutte de Sang, Jocelyne Maupars, la fille du démon de Pen-March (Tous seignent.) Il paraît qu'à ce matin on doit l'exorciser, là, Kernodé, parce qu'il est fou, à ce qu'il dit.

ROSE LINON, s'approchant.

Dites-moi, mon ami, n'est-ce pas ici que doit avoir lieu la cérémonie?

P'TIT-BERT, la reconnaissant.

Tiens, tiens, tiens! — Je vous reconnaissez bien, madame. C'est à vous qu'il a voté autrefois la p'tite botte, et à moi les deux lours de récompense. Ah! là! ça n'a pas contenté, allez! Il s'est cassé à Paris, où il a fait le grand seigneur; et où c'est à vous qu'il a voté des billets de la Banque... (Plus bas.) et que je craie que Jocelyne en a pu être ben un brin après les doigts, que

j'dis. Oh! mais moi, j'ons fait vingt lieues à c'te nuit pour voir Kernodé, avec les gendarmes, qui le tiendront là, au collet, et les gens de la justice qui y seront, et m'sieu le maire, avec un écharpe, comme pour les grands criminels... — Hé! Guérinec, viens donc! Hé! les autres... Nous reviendrons avec les Arzonnais. Oh! oh! oh!

CHAVANNES, le prenant à part.

Die donc!

P'TIT-BERT.

Héin?

CHAVANNES.

Si tu rencontres deux mendians avec des mouchoirs rouges sur la tête, dis-leur de venir me trouver ici devant l'église. — Ce sont des pauvres à qui j'ai promis quelques secours. Tiens! voilà pour toi.

P'TIT-BERT.

C'est bien, not' maître; on leur-y dira... En route, les enfants! en route!

SCÈNE II.

CHAVANNES, ROSE LINON, BOBCEUF.

ROSE LINON, à Bobceuf.

Je vous dis que je veux le voir.

BOBCEUF.

Eh! vous êtes folle!

ROSE LINON.

Monsieur!

BOBCEUF, à Chavannes.

Ditais-tu qu'elle veut à toute force demeurer ici pour assister à la cérémonie! Après ce qui s'est passé... c'est inconvenant!

CHAVANNES.

Eh! mais! n'as-tu pas consenti toi-même à conduire ici, à Auray, notre charmante Rose qui brûlait de voir le Grand-Pardon de Sainte-Anne.

BOBCEUF.

Oui, oui; mais j'ignorais que le docteur Blanchard, de son côté, devait y amener son Kernodé, et s'amuser à faire aux lurs des expériences... philosophiques.

ROSE LINON.

Ecoutez, Bobceuf: j'étais malade, désespérée, en proie à un isolement qui me tuait. Je suis revenue à vous franchement: je vous ai tendu la main comme à un ami, je ne vous ai rien caché, j'ai eu confiance dans votre cœur, vous demandant la liberté de prier et de me souvenir... Soyez bon, soyez généreux.

BOBCEUF, attrahi.

Cette pauvre Rose Linon! c'est vrai tout de même; c'est vrai, elle est venue nous retrouver à Nantes, où nous étions en train de tout préparer pour nos semailles d'huitres, une vaste entreprise qui doit nous faire gagner des millions; n'est-ce pas, Chavannes!

CHAVANNES.

Parbleu! oui; mais patience!

ROSE LINON, riant.

En effet, vous n'avez encore dépensé que cent mille francs en études préliminaires.

BOBCEUF.

Oui... mais vous oubliez que là-dessus nous avons acheté un fort joli petit bruck d'une voiture supérieure, à ce qu'assure Chavannes, et qui va nous servir à transporter nos mollusques dans le monde entier, et cela au moyen d'une double cale, un fondé de laquelle nous établissons un parc aux huitres (Il parle tout en remuant la scène.)

SCÈNE III.

ROSE LINON, BOBCEUF, CHAVANNES, TROIS DE MENDIANTS, entrant par la droite.

Premier mendiant, à l'oreille de Chavannes.
Ou un parc d'artillerie...

CHAVANNES, à part.

Michel Glatz!

Deuxième mendiant, à Bobceuf qui se retourne:
La charité, s'il vous plaît!

Mac Trévor!

CHAVANNES, à part.

BOBCEUF.

Allons, en voilà encore un! Je crois que tous les gaux de l'Armorique se sont donné rendez-vous dans ce pays, que Sainte-Anne confonde.

CHAVANNES, au premier moulin.
Je vais les congédier. (*A Bobeuf.*) Eh bien ! Bobeuf, tu ne mouds pas à la chapelle... C'est un coup d'œil magnifique, et qui m'aurait en mangera pas d'insérer Malum. Kernoël et Jocelyne sont là, dit-on, au milieu des pèlerins et des pèlerines, qui prout pour eux et chantent des cantiques à leur intention.

BOBEUF.
Peuh ! Je ne trouve rien d'aussant à entendre brailler ces Bas-Bretons.

Jaloux !

BOBEUF.
Moi, jaloux ! Ah ! par exemple, si on peut dire ! (*Allant à l'ave.*) Belle dame, je suis à vos ordres, et si vous tenez absolument à...

Je vous en prie.

Allons ! — Et toi, Chavannes ?

CHAVANNES.
Moi, je reste. J'attends les Arzonais ! (*Boboef et Rose Linn, suivis de plusieurs moultins qui les chassent, gravissent la chaussée et disparaissent dans l'église.*)

SCÈNE III.

MAC TRÉVOR, CHAVANNES, MICHEL GLATZ.

MAC TRÉVOR, d'approchant.

Eh bien !

CHAVANNES.
Ma foi ! sans Michel Glatz, que j'ai deviné à son accent d'Alsacien et à son signe de ralliement, le diable m'emporte si je vous eusse reconnu, vous, Mac Trévor !

MAC TRÉVOR.
C'est vrai, je change. — Mais vous êtes toujours le même, vous, Chavannes. Toujours fat, et toujours impudent. Ou est la nécessité, je vous prie, de prononcer mon nom ?

CHAVANNES.
En définitive, me voilà avec deux coquins très-supérieurs.

MICHEL GLATZ.
Ce qui doit vous rassurer, monsieur Chavannes, c'est que vous avez plus de ressemblance avec le diable qu'avec le Catin ! (*En parlant ainsi, ils sont groupés sous le Calvaire.*)

CHAVANNES.
Au fait, c'est vrai. — Ah ! j'ai ! — Je devais à tout Paris, et cette vic de raccrocs et d'expédients m'assommat. Qu'est-ce que j'aurais fait là-bas ? A bout de toutes ressources ! Ruiné... démantelé, fini ! j'aurais fait quelque sottise honteuse, comme de glisser huit nos dans un jeu d'écarté... Et au bout de ces glorieux exploits, je me serais mis à la cervelle ! Fautait de la sorte, donne tort à mon esprit, et raison à Bédélou. Fautait l'âme mieux autre chose.

MICHEL GLATZ.
Il y a comme cela à Paris cinq à six mille jeunes gens fort spirituels, fort élégants, qui montent à cheval, qui font des armes, qui sont beaux, dont toutes les femmes mûlent, que les honnêtes gens envient, et qui tous, à un moment donné, se trouvent comme cela placés entre le suicide et... autre chose !

CHAVANNES.
Ça voyons, parlons de nos affaires. Et d'abord, cet animal de Bobeuf ?

CHAVANNES.
Il est à nous. Il s'embarquera sans mot dire sur le brick que j'ai acheté... avec son argent, et une tonne en mer, il signera tout ce que nous voudrons. Il lui reste, outre ce qu'il a sur lui, quelque chose comme quatre cent mille francs placés à Paris... Il nous fera des mandats à vue.

Et le navire ?

Solide et bon marcheur.

Et dans la double cale ?

CHAVANNES.
Quatre petits pierriers, vingt-cinq jolies carabines à balles foncees, autant de barils d'aloudage, du soufre et de l'écloupe goudronnée pour les brûlots, et enfin quatre milliers de poudre, sans parler du plomb.

C'est gentil. Et où est-il ?

CHAVANNES.
A cinq lieues d'ici, en vue de la Roche-Pelle... Mais nous sommes ? Je n'ai que les quatre outils que vous m'avez envoyés de Paris et qui manœuvrent le brick.

MICHEL GLATZ.
Des hommes ! des hommes !... Il aurait fallu que le lieu du rendez-vous fût à Brest, comme je le voulais d'abord ; là j'aurais trouvé du monde, moi... mais je propose et monsieur dispose.

MAC TRÉVOR.
Allons, vas-tu grogner, parce que je n'ai pas voulu partir sans voir ma fille ! Eh bien ! oui, là, j'ai eue cette pauvre Jocelyne, et sans toi, vois-tu bien...

MICHEL GLATZ.
Sans moi, tu aurais fait des bébés.

MAC TRÉVOR, comme à lui-même.
Pourvu que les eaux de la fontaine de Sainte-Anne n'aient pas la vertu qu'on lui prête, pourvu qu'elles ne fassent pas un miracle, et que ce malheureux Kernoël ne retrouve pas la raison ! C'est sa folie qui le sauve... puisque moi je ne puis pas le sauver.

CHAVANNES, à qui Michel Glatz vient de parler bas, avec vivacité.
Ça, voyons, il s'agit de partir aujourd'hui même.

MICHEL GLATZ.
Vous ne savez pas ? Eh bien ! si vous étiez deux compagnons sur qui je puisse compter, j'ai un projet que je metrais à exécution. Nous voilà trois, notre navire est à cinq lieues d'ici, monté par quatre gaillards que je connais... Kernoël n'est pas tellement entouré de gardiens et de greffiers qu'on ne puisse pénétrer cette nuit à l'abbaye de Sainte-Anne, où il est descendu, accompagné du docteur et de Jocelyne... Eh bien, après la cérémonie, qui ne doit pas tarder, nous le suivons, nous prenons nos mesures, et cette nuit nous l'enlevons, lui et sa fille... nous les menons à bord, et en route !... Alors... je serai content, je ne laisserai pas derrière moi ce Kernoël, qui est mon remords, et ma fille, ma Jocelyne !...

CHAVANNES, à part.
Tiens, cela me conviendrait assez... cette petite Jocelyne.

MICHEL GLATZ.
Vous être fou. Jocelyne est une bête sauvage.

CHAVANNES, d'un air fat.
Beh ! on l'apprivoisera.

MAC TRÉVOR.
Hein ?

CHAVANNES.
Je dis... **MAC TRÉVOR, avec un geste de son bâton.**
Tais-toi... Encore un mot comme celui-là, et je t'assomme ! (*A Michel Glatz.*) Ainsi, tu ne consens...

MICHEL GLATZ.
Non. Tu es besoin d'énergie, de courage, et la vie de cette petite fille te ferait perdre tout cela... Dans un moment dramatique elle n'aurait qu'à te regarder et à te dire : Mon père !... Et crac ! le jorban se changerait en mouton.

MAC TRÉVOR, passant la main sur ses yeux.
Il dit vrai peut-être. (*Les cloches commencent à sonner.*)

MICHEL GLATZ.
Allons ! voilà les processions qui arrivent... la cérémonie va commencer... Vous, Chavannes, donnez deux heures sur le chemin de la côte... Dis que ça pèrôt prout sensible aura jeté un dernier regard à sa fille, nous parlerons... Seulement je ne le quitte pas d'une semelle ; car je le connais, il serait capable de lui parler...

CHAVANNES.
Et les papiers ? les passe-ports ?

MICHEL GLATZ.
J'ai tout réclamer moi... Allez, et tenez de votre côté d'attirer Bobeuf, tout en déposant Rose Linn.

CHAVANNES.
Je laisserai un mot pour lui à l'hôtelier... Adieu ! (*Il sort par la gauche.*)

VOIX HORS-SCÈNE.
Les Arzonais ! les Arzonais ! les voilà ! ils arrivent !

SCÈNE IV.

MAC TRÉVOR et MICHEL GLATZ, repliés à droite au pied du Calvaire. FTYT-BERT, GUEHNEC et les paysans, arrivent tumultueusement par le bord de la chaussée, à gauche, et pendant la procession des mâtelois d'Arzon, dans les premiers portants sur leurs épaules, en nuance d'Arzon, un petit moulin de frégate parcourent de fleurs et de banderoles. Au premier plan, et

débouchant par la droite, la grande procession de Sainte-Anne, pèlerins et religieux en tête; puis la chasse dorée, que des paysans en habits de fête portaient sur un riche litère recouvert d'un drap d'argent dont les cordons sont tenus par de petites filles. Puis le foule qui se groupe des deux côtés du théâtre et occupe la partie du chemin qui aboutit à la chapelle. Pendant le défilé, les ARZONNAIS chantent leur chant national, accompagnés par tous les assistants.

CHOEUR DES ARZONNAIS.

Les canots du vieux Ruyter
Au loin tonnaient sur la mer;
Et les vrais fils de la France

Aux ennemis opposaient leurs vaisseaux !

Les gens d'Arzon sous leur grand mât,
Bramaient les boulets, la mitraille;
Le fer, le feu... rien n'enlaidit
Leur rude et vivante morale;

Car ils portaient, inscrits sur leur drapeau sacré,
Le nom que l'on révere à Sainte Anne d'Auray !

LA FOULE.

Vivent les Arzonnais ! Noël pour les Arzonnais !

MICHEL GLATZ.

Ah ça ! voyons, ne vas-tu pas t'attendrir ?

MAC TRÉVOR.

Ces souvenirs reviennent dans mon âme je ne sais quelle religion perdue.

F'Y-T-BERT et GUÉRINNE, puis la foule. — Les processions se sont arrêtées et rangées par diaphragmes; et se laissent libre aux regards que le portait élevé de l'église et la piscine sainte.

Silence ! on sort de l'église, vêtus les portes qui s'ouvrent. A genoux ! à genoux ! (Les acteurs se font entendre.)

MAC TRÉVOR, terrassant Michel Glatz.

Mais mets-toi donc à genoux !

MICHEL GLATZ, grommelant.

Oh ! si j'avais su ! Je crois, Dieu me pardonne, que tu vas te mettre à pleurer.

MAC TRÉVOR.

Je me souviens, voilà tout.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MAIRE et plusieurs officiers du PAIX, revêtus de leurs écharpes, le DOCTEUR BLANCHARD, un JOUE D'IS-TRÉVOR et ses GÉNÉRALIS, en habits d'hommes d'Église portant la croix et les bannières; puis JUCELYNE, soutenant KERNOL, qui marche d'un pas chancelant et dans l'attitude éplorée et inquiète d'un ivrogne; puis les curieux au nombre desquels on aperçoit BOBIEUP et ROSE LINON.

JUCELYNE, défilant au sommet du talus qui s'élève en pente sur la scène.

Mes frères ! priez !

MAC TRÉVOR.

Elle rayonne, comme un envoyé du ciel !

MICHEL GLATZ, entre à sa droite.

imbécile ! En vérité, je crois qu'il n'est plus bon à rien.

LE DOCTEUR, à Kernol.

Eh bien ! Kernol, reconnaissez-vous cette tête ? Ces chants que vous venez d'entendre, les accents de cette musique sacrée, tout cela vous a-t-il rappelé la Bretagne ?

KERNOL, d'une voix dante et mélancolique.

Les strophes viennent à moi avec leurs aïeux, et ils me disent : Nous chantons les louanges du Seigneur; mais toi, maudit, tu n'entendais plus jamais que les pleurs tombant goutte à goutte dans l'éternité.

JUCELYNE.

Kernol, Kernol, nous allons demander à Sainte Anne de nous faire jaillir l'éclair de votre âme et la vérité des ténèbres.

KERNOL.

Jucelyne, toi qui m'as suivi sur le chemin de la mort assés loin que tu l'as pu, retourne en arrière... Adieu... adieu, va rejoindre les élus qui chantent, et ne reste pas avec celui qui pleure.

JUCELYNE.

Ah ! je le sens, j'étais indigne de lui.

BOBIEUP.

Il m'attendait, ce pauvre petit diable.

Faut-il qu'il soit jésuite, ce va-nu-pi !

LE DOCTEUR.

Voyons, Kernol, recueillez-vous, rassemblez vos idées. (Un pèlerin s'avance avec une coupelle de bois qu'il a remplie à la piscine.) Vous le voyez, vous êtes à Auray, près de la fontaine merveilleuse dont les eaux redonnent la santé à ceux qui souffrent. — Regardez ce pèlerin, il vous apporte la guérison. Mac Trévor est allé à la rencontre du pèlerin; il l'arrête, il lui prend des mains la coupelle et s'avance vers Kernol, qui la reçoit machinalement et la porte à ses lèvres.)

JUCELYNE, agenouillée.

Mes frères, priez ! (Tout le monde se prosterne. — Pendant que Kernol vide la coupe, l'orgue de l'église fait entendre l'air breton qui se traîne le drame, et chaque phrase de cet air, répétée par le hautbois en écho, vient mourir doucement aux oreilles de Kernol.)

LE DOCTEUR, qui ne quitte pas Kernol des yeux.

Rien, rien encore !

JUCELYNE, même jeu.

Rien, ô mon Dieu !

MAC TRÉVOR, agenouillé près d'elle.

Ma fille !

JUCELYNE, d'une voix étouffée.

Ah !... Maudits ! (Elle se lève.)

MAC TRÉVOR.

Oh ! que tu me rendrais heureux si tu m'appelais ton père !

JUCELYNE, après un instant d'hésitation.

Mon père !

MAC TRÉVOR.

Ah ! merci !

MICHEL GLATZ, à part.

Je crois que Mac Trévor va faire des siennes... esquivons-nous...

MAC TRÉVOR, s'éloignant sur lui.

Monsieur le juge, faites arrêter cet homme.

MICHEL GLATZ, terrassé.

Ah ! brigand ! je m'en doutais !

JUCELYNE.

Mon Dieu !

MAC TRÉVOR.

Kernol, regarde bien cet homme, cet homme... c'est Michel Glatz ? Je suis sûr que tu le reconnais, comme tu vas me reconnaître, moi, quand j'aurai déposé mon visage... Kernol ! Kernol ! reconnais-tu Mac Trévor ?

JUCELYNE.

Dieu ! c'est vous qui l'inspirez.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Mac Trévor !

KERNOL, après l'avoir regardé, et pourtant un grand cri.

Ah !... Jucelyne ! le voilà ! c'est bien lui ! c'est bien lui ! Je le reconnais ! (Regardant avec surprise autour de lui.) Que vois-je ?... Oh ! ma Bretagne ! — Ah ! ah ! merci, mon Dieu ! merci ! je me souviens !... (Après avoir plusieurs fois passé la main sur ses yeux.) O Jucelyne ! quelle étrange nuit, quelle nuit horrible vient de passer...

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Mac Trévor, votre vic semblait ramener ce malheureux à la raison. Répondez-moi... est-il votre complice ?

MAC TRÉVOR.

Il ne fut que ma victime... Vous allez envoyer à la côte, avec ordre qu'on s'empare d'un brick en vue sur ses ancres, on l'achève à la Roche-Péleé.

BOBIEUP.

Mon navire !...

MAC TRÉVOR.

Vous arrêterez un nommé la Fouine, ancien grôlier de la Conciergerie, qui fait partie de l'équipage. La Fouine vous dira que Kernol n'a été amené dans mon cachot, les yeux bandés, par Michel Glatz que voilà... et qu'il a vu Michel Glatz me remettre un portefeuille rempli de billets de banque... Ce sont ces billets que j'ai donnés à Kernol.

KERNOL.

Oui, oui, le pacte en échange de moi vers !...

MAC TRÉVOR.

Tes vers te seront rendus, pauvre enfant. On en trouvera les manuscrits dans ta valise de cet homme.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Mais votre complice, votre complice alors, quel est-il ?

MAC TRÉVOR, désignant Michel Glatz.
Mon complice, le voilà !

MICHEL GLATZ.
Misérable ! mais ma mort va te coûter le vie !
LE JUGE D'INSTRUCTION.
Emmenez ces deux hommes !

MAC TRÉVOR, aux paysans qui veulent le saisir.
Arrière, vous autres !... Regardez-moi, je suis Maugars, —
Maugars, le démon de Pen-Marc'h !...
P'TIT-BERT, qui est au nombre de ceux qui le tiennent.
Ah ! le démon ! Ah ! pristi ! les doigts ! — Oh !... les doigts...
Il m'a brûlé. — Vite de l'eau... de l'eau bénite ! (Tous les pay-
sans s'écartent avec frayeur, et Mac-Trévor profite de ce mouve-
ment pour s'élançer vers le rocher dont il gravit la cime.)

JOCELYNE.
Ah ! s'il pouvait s'échapper !

KERNOEL.
Dieu le veuille, et j'oublie qu'il est ton père !
LE JUGE D'INSTRUCTION.

Qu'on le poursuive ! Il me faut cet homme mort ou vif.

MAC TRÉVOR.
Ne vous pressez pas, je vais vous épargner la besogne. Ker-
noël, aime bien cette divine créature, à qui je dois le repentir
et à qui tu dois le salut. Et toi, Jocelyne, pense à moi sans hor-
reur.

JOCELYNE.
Mon père, mon père, je vous pardonne !

MAC TRÉVOR.
Ah ! merci, merci ! Maintenant, je puis mourir... Adieu, Jo-
celyne, adieu ! (Il se précipite du rocher.)

LA FOULE.
Mort, il est mort !

JOCELYNE, tombant à genoux.
Mon Dieu, faites-lui grâce ! (Rose Linon fait un mouvement
pour se rapprocher de Kernoeil. Celui-ci la voit, la reconnaît, et
se retourne vers Jocelyne.)

KERNOEL.
Oh ! oui, j'ai été fou ! — car j'ai pu aimer cette femme lors-
que cet ange priait à mes côtés. (Pendant ces mots, l'air de cor-
neuse a repris, d'abord en forte, puis en écho, et le rideau tombe
sur les dernières notes du motif.)

76348

N.º d'Invent.

1202